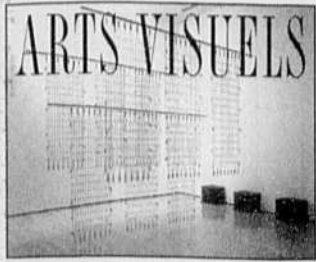




Le Roman québécois Page D 3
Le feuilleton Page D 6



La Collection-MACM Page D 7
Formes Page D 8

LIVRES

LE DEVOIR, LES SAMEDI 4 ET DIMANCHE 5 JANVIER 1997

Essais québécois

La conscience de l'américanité

ROBERT SALETTI

Les années trente sont de retour. Ou plutôt font retour. La crise qui sévit dans les sociétés occidentales ressemble par plusieurs côtés à celle qui suivit le krach de 1929: perte de confiance des consommateurs, chômage chronique, retour à des valeurs conservatrices, prédominance de l'art dit de masse, tout cela consécutif à des années de vaches grasses (ou folles).

Mais les arts et la culture ont-ils été si pauvres durant les années trente, si monolithiques? Pas autant que la croyance populaire (et même universitaire) l'a longtemps laissé croire. À cet égard un ouvrage comme *L'Avènement de la modernité culturelle au Québec* (Sous la direction d'Yvan Lamonde et Esther Trépanier, IQRC, 1986) a bien débroussaillé le terrain. Or, voilà que deux ouvrages récents viennent montrer que les années trente furent décisives d'un autre point de vue, celui de la définition moderne de l'américanité.

L'américanité des Américains d'abord, celle des Québécois ensuite. Rêve ou cauchemar? *American Dream, 1930-1995* est un ouvrage collectif qui porte, comme l'indique son titre, sur le rêve américain. Un rêve américain qui, aux dires de certains, prend malheureusement des allures de rêve universel par les temps qui courent. Un rêve américain qui, aux dires de ceux qui contestent la prétention américaine à définir en solitaire les priorités du nouvel ordre mondial, prend même des allures de cauchemar. Mais qu'est-ce au juste que l'*American Dream*?

Le rêve et le cauchemar

Beaucoup de choses peut-être, mais surtout une représentation symbolique. Et une représentation symbolique tellement profonde de l'*être américain* qu'elle en devient difficile à saisir. Ne comptez pas sur cet ouvrage, d'ailleurs, pour obtenir une réponse claire et définitive à la question de ce qu'est le rêve américain. La seule certitude factuelle est que l'expression *American Dream* fut créée en 1931 par l'historien James Truslow Adams dans le contexte de la crise et du New Deal rooseveltien qui allait en résulter.

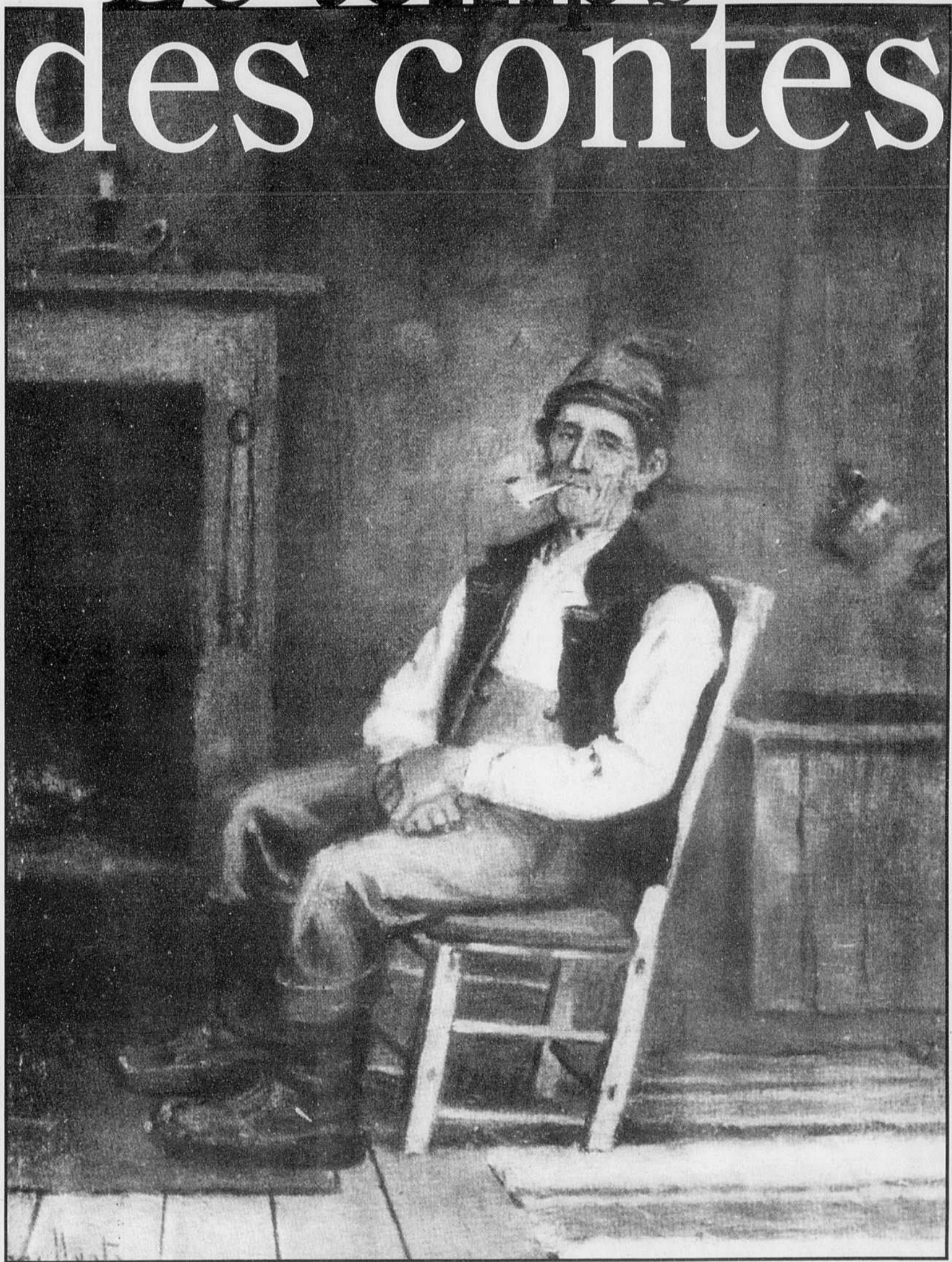
Cela étant dit, l'expression *American Dream* trouve ses assises idéologiques dans quantité de moments cruciaux de l'histoire des États-Unis — moments qui viennent en enrichir ou obscurcir le sens, c'est selon: aux premiers *Pilgrims*, à la nation naissante, à ses institutions politiques du XVIII^e siècle, aux suites de la Guerre civile, à John F. Kennedy, à Martin Luther King, etc.

L'expression a même fait un retour en force lors de la campagne présidentielle de 1992. Bill Clinton ne proposant rien de moins que la renaissance du rêve américain comme base de son programme électoral. C'est dire sa très grande plasticité. Les analyses regroupées dans ce livre assez éclectique sont surtout le fait de littéraires et de sociologues. Elles retracent comment l'*American Dream* s'est manifesté, autant sur le plan du potentiel créatif que sur celui des délires et des dérapages auxquels il a donné lieu (notamment autour de la notion de kitsch). Ainsi, le mode de vie, la publicité et la propagande, l'architecture et le design, le cinéma et la télévision, Disneyland, le complexe militaro-industriel, l'immigration, la science-fiction, sont tous des domaines que les collaborateurs de ce collectif ont exploré pour y déceler une forme ou une autre de réalisation de l'*American Dream*.

En définitive, la représentation du rêve américain est foncièrement ambivalente, car elle recouvre à la fois l'idée d'américanité (pôle positif) et la réalité de l'américanisation (pôle négatif). L'analyse que fait Jean-François Côté du roman peu connu intitulé *American Dream* (de Michael Foster, 1937) résume cette ambivalence fondamentale. Dans ce roman, le rêve américain est vécu à la base comme une expérience individuelle et personnelle du monde, comme une expérience incommunicable. Mais cette

VOIR PAGE D 2: AMÉRICANITÉ

Le temps des contes



ARCHIVES LE DEVOIR

PIERRE CAYOUILLE
LE DEVOIR

Un éditeur français publie un recueil de contes québécois conçu expressément pour les parents et éducateurs. La Québécoise Cécile Gagnon, auteure et spécialiste de la littérature pour jeune public, a rassemblé les textes de l'ouvrage intitulé Mille ans de contes — Québec.

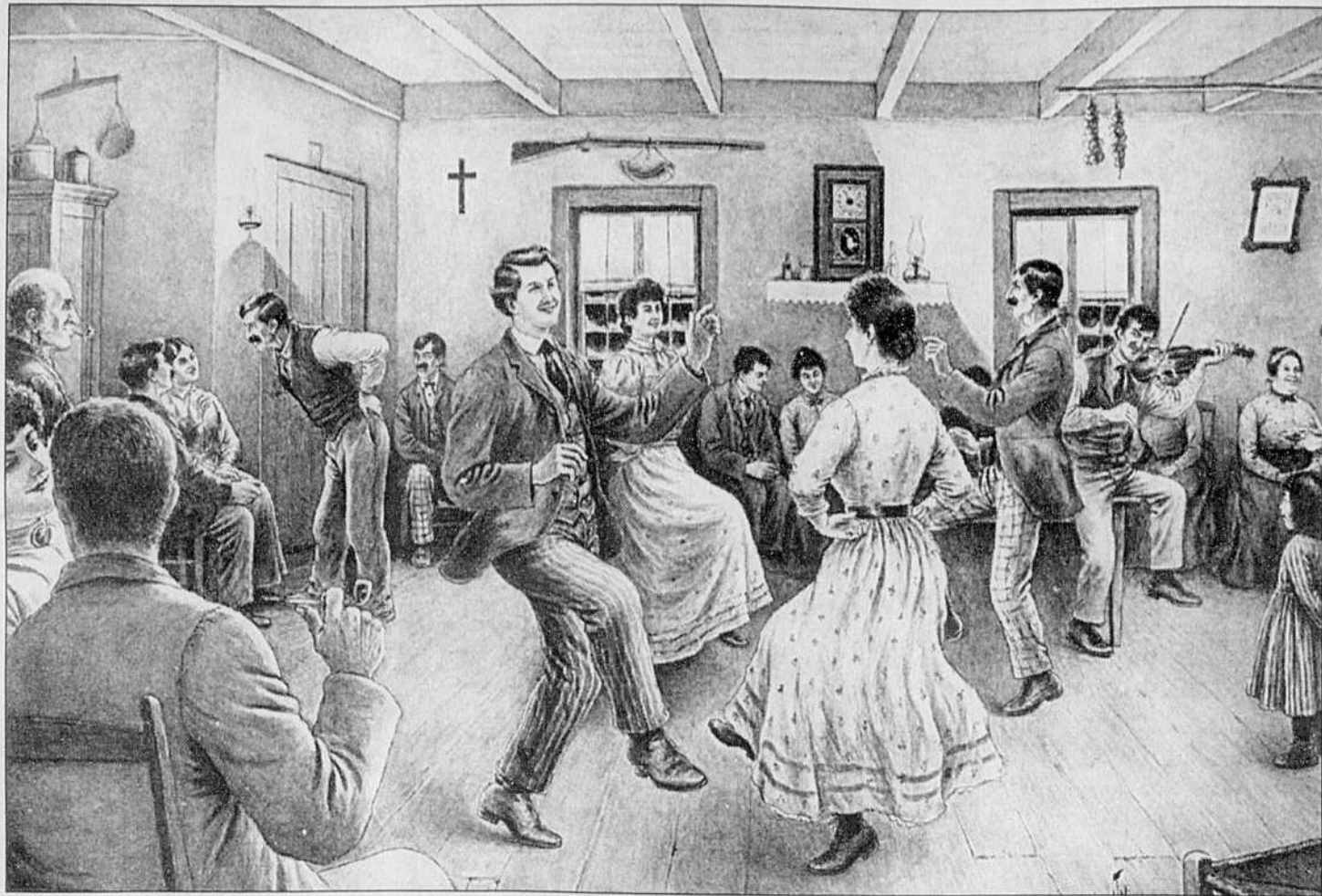
Pour plusieurs parents, l'heure du conte est plus qu'une douce habitude. Raconter une histoire à son enfant est un rituel précieux, un moment de pur bonheur. Le plupart des enfants sont d'ailleurs avides d'histoires. Ils en redemandent et on peut leur en offrir à volonté. Car ils n'en tirent que des bienfaits. Même les psychologues en conviennent. Ainsi que le rappelle l'éditeur de *Mille ans de contes-Québec*, «les contes aident l'enfant à résoudre les conflits affectifs et permettent de donner des visages à l'angoisse qui les étreint». Leur lire des contes permet en plus de développer leur mémoire auditive, d'exercer leur intelligence et de leur insuffler le goût de la lecture.

Au-delà de ces considérations basement pédagogiques, le conte exerce sur les enfants une grande fascination. Les adultes qui ont revu les épisodes de *Fanfreluche* rediffusés au cours des derniers jours à la télévision de Radio-Canada ont pu, avec émotion, se retremper dans cette atmosphère particulière du conte.

Les éditions Milan ont conçu, spécifiquement à l'intention des enfants et de leurs parents ou éducateurs, une collection vouée au conte. Huit titres sont parus à ce jour. On y retrouve les grands contes classiques (*Peau-d'Ane*, *Cendrillon*, *Le Petit Chaperon rouge*, *Le Petit Poucet*), de même que des histoires d'auteurs contemporains.

VOIR PAGE D 2: CONTES

LIVRES



Au début du siècle, des ethnologues et des folkloristes ont sillonné les campagnes et les villages du Québec afin de recueillir ces trésors menacés dont plusieurs sont aujourd'hui gardés aux Archives de folklore de l'Université Laval.

ARCHIVES LE DEVOIR

CONTES

Un voyage dans le patrimoine des contes les plus célèbres de la tradition orale populaire québécoise

SUITE DE LA PAGE D 1

Le dernier titre en lice, *Mille ans de contes-Québec*, a été publié cet automne. L'éditeur français a confié à Cécile Gagnon, auteure de nombreux livres et spécialiste de la littérature jeunesse, la tâche de rassembler plus de 72 contes. Mme Gagnon a puisé dans le patrimoine des contes les plus célèbres de la tradition orale populaire québécoise, tout en s'efforçant d'incorporer quelques histoires d'auteurs québécois contemporains, y compris quelques-unes des siennes. La matière ne manquait pas. Le Québec regorge de contes populaires. Au début du siècle, des ethnologues et des folkloristes — les plus connus furent Marius Barbeau, E. Z. Massicotte, Adé- lard Lambert, Luc Lacourcière, Germain Lemieux, Carmen Roy, Ernest Gagnon et Gustave Lantôt, rappelle Cécile Gagnon — ont sillonné les campagnes et les villages du Québec afin de recueillir ces trésors menacés dont plusieurs sont aujourd'hui gardés aux Archives de folklore de l'Université Laval.

Les contes, on le sait, sont par essence faits pour être lus à haute voix. Dans cet esprit, la maison d'édition a établi un système de pictogrammes visant à donner, d'un coup d'œil, plusieurs renseignements pratiques au lecteur. Ainsi, chaque conte est précédé d'un dessin fournissant l'âge minimum conseillé pour écouter cette histoire, la durée moyenne de lecture continue, les lieux où se déroule l'histoire et les personnages principaux. Chaque titre est aussi précédé d'un court texte dont la fonction est d'expliquer l'origine du conte et d'en résumer brièvement la trame. L'ouvrage suggère également quelques idées de mise en scène afin de créer un climat propice au conte.

Toute l'originalité du travail de Cécile Gagnon réside dans la classification qu'elle propose. Elle a séparé les histoires en contes merveilleux (*Démons et Merveilles*), histoires d'animaux (*Du coq à l'âne*), histoires de Noël (*N'oubliez pas mon petit soutier*), récits étiologiques (*Au temps où les bêtes parlaient*), histoires de diables (*Enfer et contre tous*), contes de la débrouillardise (As-

tucieusement votre), contes de fantômes et de revenants (*Histoires à dormir debout*), histoires de grandes figures (*De sacrés caractères*) et histoires de la nature (*Vous avez dit blizzard*).

Tous les classiques du patrimoine québécois s'y retrouvent. De *La Chasse-Galerie* (d'après le récit de Honoré Beaugrand publié en 1900) jusqu'à *Loup-Garou* (adapté par Pamphile Lemay). L'ouvrage a également l'avantage de faire connaître aux enfants quelques personnages légendaires. A travers divers contes, on retrace l'histoire de Jos Montferand (le plus célèbre des hommes forts), d'Alexis le Trotteur (le Donovan Bailey du XIX^e siècle...), de Madeleine de Verchères et de Maria Chapdelaine. On y fait aussi, inévitablement, la connaissance de Ti-Jean, le héros par excellence des contes du Canada français, celui qui finit toujours par épouser la princesse. On retrouve ce personnage dans *Ti-Jean et le cheval blanc*, *Ti-Jean, le violoniste* et *La Jument de Ti-Jean*.

Le lecteur québécois aura compris, en lisant *L'Avant tout*, que ce livre a

d'abord été réalisé pour un public européen. D'où ce court résumé de l'histoire du Québec. D'où, aussi, ce glossaire que l'on trouve à la fin de l'ouvrage. Cela dit, les contes qui constituent le cœur de l'ouvrage sont universels et sauront plaire aux lecteurs de tous les horizons. Adaptés pour la lecture à voix haute, parfois condensés, les textes gardent, évidemment, toute leur saveur québécoise.

S'il fallait chercher un défaut à l'ouvrage des éditions Milan, ce serait davantage du côté de la facture visuelle. Si on le compare aux nombreux livres pour la jeunesse qui inondent les librairies, ce livre est franchement laid et ne met nullement en valeur les illustrations. Il faut croire qu'on ne voulait pas distraire les parents et les enfants de l'essentiel, c'est-à-dire des contes.

MILLE ANS DE CONTES-QUÉBEC
Textes choisis et commentés par Cécile Gagnon
Illustrations de Anne Michaud
Éditions Milan, 462 pages

AMÉRICANITÉ

La transfiguration d'une expérience proprement ordinaire en expérience extraordinaire

SUITE DE LA PAGE D 1

Ni avec, ni sans

L'expérience québécoise de l'américanité *Ni avec eux ni sans eux*, de Yvan Lamonde, s'intéresse à l'américanité des Québécois, non à leur américanisation. L'objectif de ce court essai de nature historique consiste à «faire voir comment s'est construite la problématique de l'américanité du Québec». Or, cette américanité, aujourd'hui reconnue, est le résultat d'une quête longtemps niée par l'establishment et l'intelligentsia québécois.

Cette quête a connu trois moments forts: 1837, 1860 et 1945, 1837, parce que c'est la Rébellion des Patriotes largement influencée par la Révolution américaine. 1860, parce que c'est

Arthur Buies répondant à l'idée d'une vocation de la race française en Amérique de l'abbé Casgrain par celle d'une destinée spécifique de la nation canadienne-française; parce que c'est le libéralisme et l'anticléricalisme d'un Louis-Antoine Dessaulles (auquel Yvan Lamonde a d'ailleurs consacré récemment un essai biographique) franchement inspirés par une vision continentale du Québec. Et 1945, moment au cours duquel le phénomène de l'américanité des Québécois devient irréversible, parce que c'est l'américanophilie d'après-guerre; parce que, aussi, c'est la reconnaissance par le chanoine Groulx d'un certain continentalisme même s'il s'agit pour le Québec d'être le dernier rempart contre l'impérialisme des Américains; parce que, aussi, c'est l'affirmation par l'écrivain et éditeur Robert Charbonneau d'une littérature québécoise autonome, distincte de la littérature française et proche de la réalité américaine.

Au-delà de ces moments forts, cet essai est divisé en deux grandes parties auxquelles correspondent deux périodes du développement de notre américanité. Dans un premier temps, en gros de 1774 à la fin du XIX^e siècle, la destinée américaine des Québécois fut manifeste mais ambivalente. Les États-Unis constituaient alors un modèle qui suscitait crainte et méfiance. Depuis le début du XX^e siècle par contre, l'américanité s'est imposée comme faisant partie de notre dualité franco-américaine fondamentale. D'ailleurs, c'est au cours des années trente, selon M. Lamonde, que l'on est finalement passé d'une phobie de l'américanisation à une conscience

réelle de l'américanité. Hermas Bastien, dans un numéro de 1938 de la *Revue dominicaine*, put alors parler d'«esprit méissé», une première québécoise sans doute.

Dans une troisième partie qui sert de conclusion mais qui a la forme d'une autobiographie (y apparaissent le «je» et la trajectoire américaine personnelle de l'essayiste), M. Lamonde fait valoir que la valorisation de la dimension américaine de l'identité québécoise fut davantage le fait de nationalistes ou, à tout le moins, de critiques de l'Union ou de la Confédération. Le fait linguistique compte évidemment pour beaucoup dans cette appréciation. Parler français dans une mer d'anglophones rend plus facile la tâche, toujours nécessaire selon Jean Larose, de triompher de son lieu de naissance. La dualité fondamentale de notre identité a des vertus qu'au fond bien des Canadiens anglais nous envient. Ce que nous dit Yvan Lamonde, c'est que notre américanité aura permis au nationalisme québécois de faire un bon bout de chemin. Et que le voyage n'est pas fini.

NI AVEC EUX NI SANS EUX (LE QUÉBEC ET LES ÉTATS-UNIS)
Yvan Lamonde, Nuit blanche
1996, 125 pages

AMERICAN DREAM 1930-1995
Sous la direction de Jean-François Côté, Nadia Khouri et Dominique Michaud, Presses de l'Université d'Ottawa, 1996, 226 pages

LA VITRINE DE L'ÉDUCATION

Tous à l'école

ÉTAT, COMMUNAUTÉS RURALES ET SCOLARISATION AU QUÉBEC DE 1826 À 1859

Andrée Dufour
Préface de Jean-Pierre Proulx
Montréal, Hurtubise HMH
Coll. Cahiers du Québec, 1996
271 pages

Une thèse de doctorat en histoire à l'UQAM est à l'origine de cet ouvrage. Mais qu'on ne s'y méprenne pas, le livre de cette professeure au cégep de Saint-Jean se lit comme un roman, tant le contenu est vivant et le texte «détaché».

La période étudiée, de 1826 à 1859, est particulièrement intéressante, et même étonnante, puisqu'elle met en relief «la contribution respective de deux acteurs sociaux», l'État et les communautés rurales. De l'avis de l'auteure, ils sont les initiateurs de la scolarisation au Bas-Canada parce qu'ils «perçoivent la nécessité de l'instruction de tous les enfants et, donc, d'un réseau d'écoles différent de ceux précédemment établis». Cette période, durant laquelle plus d'une vingtaine de lois scolaires seront adoptées, est particulièrement riche en événements: de 1826 à 1836, ce sont «les années de démarrage de la scolarisation», suivies de «quatre années d'absence législative», puis d'une reprise, de 1840 à 1849, avec «un processus conflictuel»; 1849 à 1859 marque l'étape définitive où «l'expérience de l'école est devenue une expérience partagée par l'ensemble de la jeunesse des campagnes bas-canadiennes». Ce livre est aussi une réflexion sociale sur la formation et l'action des maîtres à cette époque, mais, comme l'écrit Jean-Pierre Proulx dans sa préface, «Andrée Dufour vient [...] d'ouvrir un chantier fascinant en posant un regard neuf sur les communautés locales».

L'AFFECTIVITÉ ET LA MÉTACOGNITION DANS LA CLASSE

Louise Lafortune et Lise Saint-Pierre
Logiques, Montréal, 1996, 379 pages

Cet ouvrage est la fusion de deux autres précédents — qui ont gagné le prix du ministre de l'Éducation en 1994, catégorie recherche pédagogique — *La Pensée et les émotions en mathématiques* et *Les Processus mentaux et les émotions dans l'apprentissage*. Cette nouvelle parution se veut plus pédagogique: elle contient 26 activités accompagnées de fiches de travail. Les deux auteures, professeures de mathématiques aux cégeps André-Laurendeau et de Baie-Comeau, ont réuni leurs compétences respectives — l'identification «des facteurs affectifs lors des examens» et «l'amélioration des méthodes de travail des élèves faibles en mathématiques» — pour démythifier les maths, faire comprendre la cause de la peur des maths et surtout contrer les idées préconçues. De

ces recherches, les auteures ont développé des stratégies «qui s'adaptent à la plupart des disciplines, de la maternelle à l'université».

L'apprentissage n'est pas seulement mémorisation et logique. On le sait trop. Il est lié à plusieurs facteurs dont la personne qui apprend, la tâche qu'elle a à faire et les stratégies qu'elle utilise; c'est ce qu'on appelle les connaissances métacognitives. Par la suite, il faut se demander comment s'effectue la gestion de l'activité mentale puisque la personne doit planifier, vérifier, évaluer, anticiper. A cela s'ajoutent les fonctions affectives comme l'anxiété, la motivation et la confiance en soi. C'est sur ce terrain — non négligeable pour la réussite scolaire et pour développer le plaisir d'étudier — que les auteures nous convient.

LE REDOUBLEMENT: POUR OU CONTRE?

Jean-Jacques Paul
ESF éditeur, coll. Pratiques et enjeux pédagogiques, Paris, 1996, 127 pages

Selon les orientations de cette nouvelle collection qui «propose des pistes de réflexion», l'ouvrage de Jean-Jacques Paul nous entraîne sur le terrain glissant du redoublement — scolaire, s'entend. L'auteur est un économiste de l'éducation qui habituellement «s'intéresse plutôt aux aspects économiques du fonctionnement des systèmes éducatifs»; c'est parce qu'on lui a demandé de faire cette recherche qu'il a entrepris «ce voyage au sein de la planète du «redoublement»». L'étude est très bien documentée, présentant des statistiques internationales, tant pour les pays européens, nord-américains que pour ceux en voie de scolarisation. L'auteur informe ses lecteurs qu'en 1991 au Québec, «le taux de redoublement pour l'ensemble des classes du primaire s'élevait à 5,7 %» — et notre commission des États généraux sur l'éducation nous avait prévenu en soutenant qu'il en coûtait annuellement près d'un demi-million de dollars pour cette pratique. Le redoublement coûtant effectivement très cher, l'auteur s'y oppose, en expliquant bien cependant les arguments des deux positions. Toutefois, la question du redoublement ne peut pas être traitée seule parce qu'elle est intimement liée à des convictions, à l'évaluation des apprentissages, à l'échec scolaire, mais surtout à l'enseignement. Doit-on, en «accordant un poids excessif à la façon dont les tests sont organisés», faire apprendre aux enfants uniquement les bonnes réponses aux questions, et cela «au détriment d'autres compétences comme l'esprit critique, le sens de l'esthétique ou la culture générale, les qualités humaines»? De toute évidence, non. Il faut donc commencer par écarter l'idée que le redoublement est une pratique pédagogique valable.

Louise Julien

François Truffaut

François Truffaut a brûlé sa vie auprès des femmes et des films. Douze ans après sa disparition, la première grande biographie du cinéaste ouvre des tiroirs jusqu'alors interdits.

Michel Pascal,
Le Point

Le plus acharné contempteur de Truffaut ne saurait quitter ces 660 pages avant la fin de l'histoire. Car on est chez Dickens, un de ses auteurs de prédilection, celui des *Grandes Espérances*.

Jean-Pierre Dufreigne,
L'Express

En remontant presque jour par jour le fil d'une destinée déjà légendaire, les auteurs font apparaître une vie qui, c'est vrai, plus que d'autres, a été un roman. Mais un roman trop court, et de très douloureux apprentissages.

Alain Riou,
Le Nouvel observateur

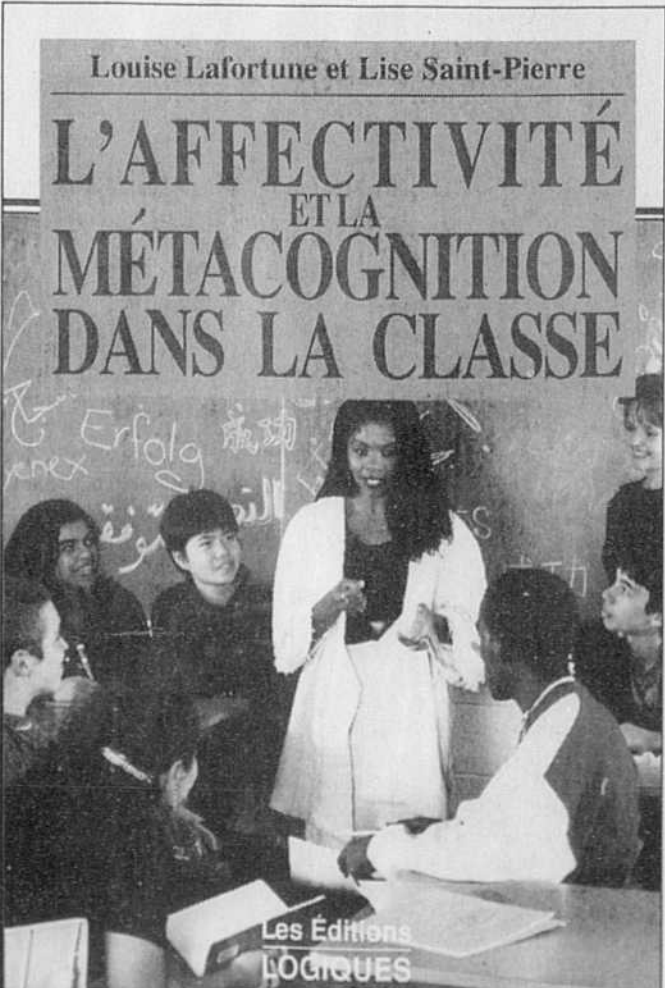
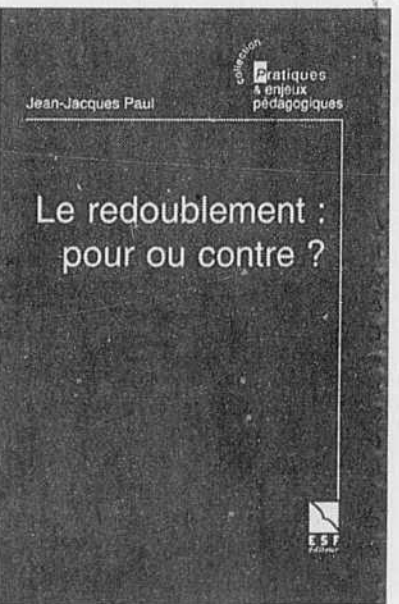
Ce chaud lapin que vous étiez, dites donc. Je ne sais pas si vous étiez l'homme qui aimait les femmes, mais les actrices, alors là, pardon! En fait, il n'y a rien de très surprenant. Imaginez-on un boulanger qui détesterait plonger les mains dans la farine?

Eric Neuhoff,
L'Événement du jeudi



Gallimard, 660 p., 39,95\$

L'ÉCHANGE
DISQUES COMPACTS, LIVRES, CASSETTES, DISQUES, BD
OUVERT 7 JOURS 10h à 22h
3694 St-Denis, Montréal CHOIX ET QUALITÉ 713 Mont-Royal Est, Mt
Métro Sherbrooke 849-1913 Métro Mont-Royal 523-6389



LIVRES

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

Des balles et des mots

**LES MOI VOLATILS
DES GUERRES PERDUES**
Ghassan Fawaz, Éditions du Seuil,
Paris, 1996, 445 pages

NAÏM KATTAN

La lecture de ce livre est un coup de fouet. Pendant des années, journaux, radios et télévisions nous ont inondé de nouvelles du Liban en guerre. Images d'horreur, scènes insoutenables, invectives, les discours contradictoires se neutralisaient et l'horreur cédait la place à la confusion. Face au chaos, l'impossibilité de comprendre suscitait un sentiment d'impuissance. Puis, le calme revenu, calme relatif, d'autres images, venues d'ailleurs, occupaient la scène.

Ghassan Fawaz nous fait revivre le paysage infernal non pas comme images lointaines vite remplacées par d'autres, mais comme un cauchemar qui se poursuit et nous poursuit.

Nous sommes dans un village libanais en 1972. Farès, un jeune homme, milite au sein du parti communiste pour faire régner un ordre nouveau. Il

cédent; Hassan, le combattant sans cause, Franc, le reporter français perdu dans la mêlée, le patriarche tribal Abou Taha... Ils se regardent et ne se reconnaissent pas. Il y a aussi les femmes: la militante, l'espionne, l'amante. Celle-ci porte le nom de la ville: Beyrouth. Elle parle avec l'accent égyptien. Sensuelle, avide, elle part et revient à des heures indéfinies, et Farès, son amant, ne sait rien de ce qu'elle vit ailleurs. Putain, se masquant en étrangère, empruntant l'accent de l'autre, se niant elle-même? De par son nom elle est la métaphore de la ville qui se dégrade, se détruit. Encinte, portant l'enfant de son amant de passage, elle est tuée, victime d'elle-même et de l'autre, l'ennemi au multiple visage. Elle a pourtant longtemps résisté, exprimant la vie dans son bouillonnement. Elle mangeait, buvait, faisait l'amour avec un appétit qui cherchait à stopper la mort qui finira par l'engloutir.

L'immense force de Ghassan Fawaz est d'avoir trouvé dans les mots l'équivalence de la bacchanale et de l'enfer, l'alternance du sexe et des balles. La pulsion sévit dans la violence et la satiété, intermittences de beauté, de désir et d'un amour qui ose crier son nom.

Cette vie s'exprime en un français foisonnant et, subitement, tel un rappel nécessaire, la syntaxe est brisée, malménée, à l'instar de la vie. Le rythme est vécu en arabe et les sons de cette langue nous parviennent en sourdine non pas comme échos d'exotisme mais comme des éclairs qui traversent toutes les frontières du désir et de la mort, des éclairs qui brisent toutes les barrières. Seuls les mots résistent et restent.

Ce livre est-il un récit de faits et d'événements? Non, nous précipitons l'auteur à la fin. Nous venons de lire un roman. Les personnages si vrais, si vivants ne sont que des figures de fiction. Ce n'est point la coquetterie d'écrivain. Les faits qui nous éclatent au visage sont tellement insupportables que seule la fiction parvient à nous les transmettre. Le chaos est tellement envahissant que seule la parole de l'écrivain nous permet de garder la raison.

Tout en inscrivant l'horreur dans le réel, les mots nous en libèrent et l'écrivain triomphe du mal en le disant. S'agit-il du Liban? Oui, bien sûr, mais ce Liban d'enfer ne finit jamais. Il ressurgit perpétuellement, ailleurs dans le monde. En lui opposant la parole, le romancier proclame la persistance de la voix de l'homme, fragile, assourdie par le bruit des balles mais qui demeure comme arme de survie, en attendant l'annonce espérée du triomphe de la vie.

Un chaos tellement envahissant que seule la parole de l'écrivain nous permet de garder la raison

Les personnages hétéroclites se suc-

LE MÉDAILLON DÉROBÉ

Louise Simard
Montréal, XYZ éditeur
1996, 325 pages

Les amis du roman historique seront heureux de savoir que le 32^e prix littéraire France-Québec Jean-Hamelin, décerné de Paris depuis 1965 par l'Association des écrivains de langue française à un auteur francophone d'Amérique



Julie Sergent

du Nord (dont, parmi les récipiendaires les plus prestigieuses, Marie-Claire Blais, Jacques Ferron, et Michel Tremblay) a été accordé cette année à Louise Simard pour son roman *Le Médillon dérobé*, une histoire inspirée de la vie de la première femme journaliste au quotidien *La Presse*, Gaétane de Montreuil. Auteur de six autres romans (dont deux écrits en collaboration avec Pierre Wilhelmy), Mme Simard porte un intérêt tout particulier à l'histoire des femmes au Québec, un sujet dont les héroïnes ont laissé trop peu de traces pour penser qu'il s'épuisera un jour, et qui a manifestement plusieurs adeptes. En témoignent en outre les honneurs accordés à deux précédents romans de Louise Simard: la mise en nomination au prix du Gouverneur général 1992 de *La Très Noble Demoiselle* (l'histoire de la fille du gouverneur de Montréal, Louise de Ramezay), et l'obtention du prix Alfred-Desroschers 1995 pour *Laure Conan*. La romancière aux rubans, paru dans la collection «Grandes figures» de la maison XYZ (des romans historiques destinés aux lecteurs adolescents).

Malgré cela, comment dire, sinon que ce dernier roman de Louise Simard, comme tous les romans historiques sans doute, ne sera tout de même pas au goût de tous les lecteurs?

Le genre est sans doute ingrat. Plus difficile à apprécier que d'autres genres qui suivent des règles très précises, tels que le roman d'espionnage ou le roman d'amour, par exemple, mais qui n'en demeurent pas moins des œuvres de création. Car le roman historique ne ressemble ni tout à fait à une œuvre de création, ni tout à fait à un compte rendu de faits historiques. Il n'est ni totalement le produit d'un être de chair, d'espérance et de mémoire, ni totalement la représentation d'autres êtres de chair, d'espérance et de mémoire. Il est vraisemblablement le coup de foudre d'un écrivain pour une fresque qu'il tente de faire sienne, et qui appartient résolument au Temps. Un espace flou, balisé tout de même

Un brin de liberté

ROMAN QUÉBÉCOIS

par des extrêmes. D'un côté: le récit qui brode sur fond d'Histoire une toile assez immense et originale pour plaire aux inconditionnels du roman, de l'écriture et de l'imaginaire (l'exemple consacré serait *Le Nom de la Rose*. Mais voyez *La Chanson d'Arbonne*, fort bon roman de Guy Gavriel Kay, traduit par la romancière Hélène Rioux chez XYZ/Flammarion). De l'autre: l'édifice de références historiques dans lequel se fau-

filent tout doucement quelques personnages et leurs anecdotes, et qui touche sans doute davantage les inconditionnels de l'Histoire, de la véracité des faits et de leur interprétation (on peut penser ici au roman de Maryse Rouy, qui a connu un grand succès l'an dernier, *Azalais ou La vie courtoise*, chez Québec Amérique). Entre les deux, dans la rencontre qui semble à

émotions égales entre l'univers de l'écrivain et son objet de recherche, comme c'est le cas dans *Le Médillon dérobé*, seuls certains lecteurs arrivent à naviguer à l'aise. Peut-être ceux qui connaissent suffisamment les faits historiques pour distinguer

lesquels n'ont pas été trafiqués et s'amuser des autres. Ou ceux qui connaissent suffisamment l'auteur pour sentir battre son pouls derrière la façade des personnages. Ou ceux qui n'ont d'autre exigence que de se faire raconter une histoire: dans «un très joli style», admettons, comme l'écrit la présidente du jury du prix Jean-Hamelin à propos du *Médillon dérobé*, soulignant également les «belles images» et les «belles couleurs» de ce roman qui dresse «un beau portrait de la société montréalaise de l'époque».

Mise en scène convaincante

La mise en scène de l'histoire est effectivement convaincante: des trottoirs de bois de Montréal que longent les calèches, aux éteigneurs de réverbères qu'on y rencontre au petit matin; de la camaraderie des marchands de la place Jacques-Cartier, à l'animosité dressant Canadiens français et Canadiens anglais, pauvres et riches, les uns contre les autres; des regards amoureux que reçoit la jeune journaliste déambulant à pied ou en tramway dans les rues de la ville, aux remarques sarcastiques que lui attire son rôle de femme au travail, voilà Montréal à la fin du siècle dernier qui se dresse sous nos yeux.

La prestation des personnages n'est pas du même ordre de réalité. Surtout que pour une raison que l'on s'explique mal, mais que l'auteur ap-

pelle en début d'ouvrage une «question de respect», Louise Simard a préféré ne pas donner aux personnages historiques dont elle parle leur véritable nom (sauf Fréchette, Nelligan et de Busières: allez savoir pourquoi); ainsi Gaétane de Montreuil s'appelle Françoise de Guise, et les poètes Charles Gill, Albert Ferland, et Albert Lozeau, deviennent Charles Campbell, Félix Léveillé, et Albert Lacroix. C'est donc la montée de Françoise plus que celle de Gaétane que l'on suivra, depuis son arrivée à 21 ans dans la «ville-ogresse», ses premières affectations à *La Presse* et ses amitiés avec les membres de l'École littéraire de Montréal, jusqu'à son mariage désastreux avec le poète Charles «Gill» Campbell, puis sa fuite hors de Montréal, quelque deux ans plus tard.

Cela aura commencé de la même manière qu'un conte pour enfants: avec une petite fille que la mort prématurée de son père a laissée aux seuls soins d'une mère qui ne l'aimait pas et qui n'espérait donc rien pour elle, du moins rien de plus extraordinaire que le destin promis à toutes les femmes pauvres: des grossesses à répétition, un mari absent, ou fourbu, ou saoul, aucun espoir de voyager, de s'instruire, et certainement pas d'être l'objet d'une certaine notoriété. À 21 ans, grâce au maigre héritage légué par un oncle, Françoise s'en ira à la poursuite de son rêve après avoir dérobé le médaillon de sa mère, qui le tenait de sa propre mère. Elle le gardera longtemps contre elle, ce rappel de sa non-existence, de l'ennemi contre lequel elle devrait toujours s'acharner: «quand je le porte à ma joue, j'ai l'impression d'un baiser, celui que tu ne m'as jamais donné. Regarde-moi, maman», dit-elle dans une des nombreuses plaintes du même genre qu'elle adresse à sa mal-aimante. Elle réussira bientôt à lui donner tort, occupant, grâce à son immense talent, à l'engouement que provoque ses écrits dans le public, et la



confiance que lui témoigne le patron du journal, la première «page féminine» de *La Presse*.

C'est plutôt son rêve d'amour qui se heurtera à un monstre. Déguisé sous les traits de Charles Campbell, géant bellâtre de 25 ans qui dédaigne les richesses de sa famille et vit dans un trou; véritable portrait du poète en illuminé alcoolique et cyclothymique, tantôt ami extraordinaire, tantôt odieux personnage, une caricature du créateur souffrant sur laquelle insiste Louise Simard, multipliant les occasions d'appeler Charles un «génie», mais sans donner les exemples qui permettraient au lecteur d'en juger par lui-même.

Refermant le livre, c'est un univers de questions qui déferle bientôt avec l'impression d'avoir été légèrement lésé par *Le Médillon dérobé*, de ne pas en avoir reçu toutes les promesses. Que retiendra-t-on sur l'École littéraire de Montréal et l'un ou l'autre poète «génial» qu'évoque l'auteur si non le souvenir furtif de quelques originaux, aussi amoureux du vers que de la bouteille? Que retiendra-t-on du personnage de Gaétane de Montreuil qui ne soit perturbé par la présence de Françoise de Guise? On aura le goût de s'informer ailleurs, certes, ce qui n'est pas le moindre legs d'un roman. Cela et la célébration d'une femme qui a réussi, à un prix énorme, à gagner un brin de liberté.

La Pléiade «reprise» par Antoine Gallimard

Le Pdg de Gallimard entend réactuliser la prestigieuse collection

JOSYANE SAVIGNEAU
LE MONDE

Prolongeant la tradition familiale, Antoine Gallimard, après le départ à la retraite de Jacques Côtin, le directeur de la Pléiade, au printemps 1996, a décidé de «reprenre en main, directement, les rênes de la collection».

«Je suis assisté de Hugues Pradier, et qui devient mon «directeur opérationnel» pour la Pléiade», explique le PDG de Gallimard. «Sachant combien est complexe la question du choix éditorial, et combien sont critiqués les «manques» de la Pléiade, j'ai constitué un comité éditorial de quatre personnes, de sensibilités et de curiosités diverses: Philippe Sollers, Georges Liébert, Jean-Yves Tadié, Teresa Cremisi.»

Antoine Gallimard affirme son souci de «faire le système». «Il faut faire des éditions adaptées aux auteurs et aux œuvres. Certaines ont besoin d'un fort appareil critique, d'autres pas. Dans le cas de Proust, ou de Joyce, pour ne prendre que ces deux exemples, l'appareil critique est un enrichissement considérable. Je reconnais cependant qu'il y a eu, parfois, des notes, variantes, commentaires, surabondants et pas totalement indispensables. Il n'existe pas de modèle absolu et unique de Pléiade. Je plaide pour la souplesse et la faculté d'adaptation.»

Ne pas perdre le contact avec son lectorat est un souci constant pour une entreprise intellectuelle de ce type.

La monumentale collection de référence de la fin du XIX^e siècle, *Les Grands Écrivains de la France*, chez Hachette, créée en 1870, est morte en 1930 de n'avoir pas su se renouveler. Dans les années 20, ses appareils critiques, démesurés et figés, ne répondaient plus à la demande du lecteur cultivé de l'époque. La Pléiade, désormais, veut s'attacher à éviter une telle dérive.

«Je souhaite ouvrir la collection, dans l'espace et dans le temps, ajoute Antoine Gallimard. D'abord explorer le champ du XX^e siècle. Vont sortir: Aragon, pour le centenaire de sa naissance, en 1997, Michaux, Boulgakov, le deuxième volume de Rilke, Tanizaki, Ponge, Leiris. Je veux que l'on continue aussi d'explorer l'espace chinois, ainsi que l'Inde et le Japon. On envisage une anthologie de la poésie française, avec un spécialiste par siècle. Il faut, dans le temps, réparer des manques évidents, comme Aristote. Enfin, certaines éditions doivent être refaites. Shakespeare fera l'objet d'une édition bilingue. En outre, vont être remises en route des éditions de Pascal, Descartes, Diderot, Racine, Flaubert, Rimbaud.»

Le rythme des publications — 10 à 12 titres par an — va demeurer identique. 4000 à 5000 personnes environ achètent systématiquement tous les

volumes qui paraissent. «Les nouveautés, sauf accident, se vendent bien, précise Antoine Gallimard. *Le fonds, lui, subit des variations dans le temps.*» Certains titres sont épuisés. Chaque année est prévu un plan de réimpression qui concerne 20 % à 30 % du catalogue. Comme la reliure entre pour 40 % dans le prix de revient d'un livre, lorsqu'on réimprime 10 000 exemplaires, on n'en relie d'emblée que 6000. Les ventes globales se situent autour de 400 000 volumes par an, du moins depuis 30 ans: c'est ce qui fait apparaître une courbe des ventes établie année par année depuis 1966. Elle «flotte» entre 380 000 et 420 000 exemplaires, avec un creux à 300 000

en 1970 et un pic à 450 000 en 1981.

«Pour que la Pléiade reste bien vivante dans le public, sa vie en librairie est essentielle, conclut Antoine Gallimard. Or elle est difficile, les Pléiades étant les livres les plus recherchés par les voleurs, parce qu'ils sont très demandés sur le marché de l'occasion. D'où la nécessité, pour les libraires, de mettre la collection dans des vitrines qui ferment à clé. Les volumes sont donc inaccessibles, ce qui est très gênant pour les lecteurs.» Fatale rançon de la gloire? Sans doute peut-on le dire ainsi. Preuve, en tout cas, que les livres de la «Bibliothèque de la Pléiade» ne peuvent plus échapper à leur statut d'objets précieux.

Bernhard Schlink

Le liseur



Le roman de Bernhard Schlink a été, en 1995, un événement en Allemagne. Il paraît en français: lisez *Le liseur!*

Frédéric Vitoux,
Le Nouvel observateur

«Une bouleversante méditation».
Laurence Liban,
L'Express

«D'igné un livre superbe, Bernhard Schlink s'interroge sur le destin d'une génération prise dans l'engrenage de l'amour et de la culpabilité».

Pierre Deshusses,
Le Monde

Gallimard, 202 p., 24,95\$

«Un petit livre élégant et maniable»

Le 1er décembre 1931 paraissait dans *La Nouvelle Revue française* l'annonce suivante: «Une «bibliothèque» nouvelle de grandes œuvres consacrées ne doit pas être une collection de plus, sans que rien la distingue d'une autre que le nom de l'éditeur [...]. La «Bibliothèque de la Pléiade» a été réalisée d'après des principes entièrement nouveaux: en un petit livre de format élégant et maniable (11 x 17,5 cm), sous une reliure souple en pleine peau, nous donnons une énorme quantité de textes [...]. Le caractère que nous avons choisi, un magnifique type de Garamond,

est d'une lisibilité parfaite [...]. Bien que le nombre de pages soit fort important, l'épaisseur des volumes est normale: 2 cm environ. L'emploi du très coûteux «India paper», mince, opaque et inaltérable, nous a permis d'atteindre ce résultat [...]. Nous avons réalisé un nouveau type de livre, dont les qualités satisfieront les bibliophiles les plus exigeants. Ses mérites littéraires ne sont pas moindres: les textes sont intégrés, établis par des spécialistes notaires, et accompagnés d'un appendice de notes, variantes, bibliographie, glossaire, etc. [...].»

Pascale Roze
Le chasseur Zéro
roman
Albin Michel
PRIX GONCOURT
Albin Michel

ESSAIS ÉTRANGERS

McLuhan ou la quatrième blessure

Ce petit essai sur les transformations historiques montre du doigt les utopies technologiques actuelles

CHANGER D'ÈRE,
Jean-Michel Blanquer
Descartes & Cie, Paris, 1996
120 pages

ANTOINE ROBITAILLE

Tant de comprendre l'actuel engouement pour la pensée de McLuhan, l'hypothèse suivante se présente à moi naturellement: il y a une anxiété commune aux années 60 et 90. Dans ces deux périodes, on se sent dépassé par des techniques de communication qui sont, comme toutes les techniques, notre création, mais qui bouleversent sans qu'on le veuille et de façon imprévisible nos rapports sociaux, et même notre conception de l'homme. «We shape our tools, and then our tools shape us», disait l'illustre torontois.

Sans nommer explicitement McLuhan, mais en se référant entre autres à des thèses très mcluhanniennes du médiologue Régis Debray, Jean-Michel Blanquer amène en quelque sorte de l'eau à «mon» moulin.

Dans son inspirant *Changer d'ère*, ce professeur de droit public à l'Institut politique de Lille tente de comprendre la spécificité de l'époque en émergence, assisté de Alain Touraine, André Comte-Sponville, Alain Etchegoyen, Edgard Morin et René Raymond.

Un détour par la présentation de cet essai-entretien nous ramènera à «mon moulin». Suivez-moi.

Trois blessures

L'intérêt du livre de Blanquer tient avant tout à une habile extrapolation de l'hypothèse freudienne des «trois blessures narcissiques de l'humanité».

Rappelons que l'explorateur de l'inconscient, à la leçon 18 de *Introduction à la psychanalyse*, disait que «dans le cours des siècles, la science a infligé à l'égoïsme naïf de l'humanité deux

graves démentis». Le premier est dû à Copernic, qui réfuta le géocentrisme séculaire et démontra «que la terre [...] ne forme qu'une parcelle insignifiante du système cosmique dont nous pouvons à peine nous représenter la grandeur». Le darwinisme aurait infligé un second démenti à l'humanité. Il «réduit à rien, écrivait Freud, les prétentions de l'homme à une place privilégiée dans l'ordre de création, en établissant sa descendance du règne animal et en montrant l'indestructibilité de sa nature animale». Un troisième démenti, prédisait Freud, serait infligé à la «mégalo manie humaine par la recherche psychologique». Cette discipline se proposant de montrer «au moi qu'il n'est seulement pas maître dans sa maison, qu'il en est réduit à se contenter de renseignements rares et fragmentaires sur ce qui se passe, en dehors de sa conscience, dans sa vie psychique».

Bref, l'orgueil de l'homme moderne, boursoufflé depuis la Renaissance, en aurait pris pour son rhume. Blanquer montre que nous vivons avec ces trois blessures, ainsi qu'avec une quatrième (que je nommerais celle de McLuhan).

L'humanisme fondé sur la science contiendrait-il en germe (ô paradoxe), la fin de l'homme, annoncée par Foucault? Blanquer le laisse entendre, en interprétant le parcours de l'histoire scientifique; en montrant que la science peut en bout de course asservir l'homme au lieu de le libérer. Après avoir tué Dieu, (pour reprendre la thèse nietzschéenne), l'homme lui-même serait devenu victime de Frankenstein.

Cette interprétation de l'hypothèse freudienne, autant originale que forte, Blanquer la précise en deux paradoxes:

Primo, dans l'histoire, le degré de scientificité ne va pas dans l'ordre croissant, mais dans l'ordre décroissant: «plus avance le projet global de

lecture scientifique du monde, moins ce projet continue à répondre à ses propres critères». Le troisième démenti, le psychanalytique, est à la fois l'accomplissement et remise en cause du projet scientifique. La science, appliquée à un objet irréductible à des lois scientifiques (l'esprit humain), est contrainte d'accepter une remise en question du critère de vérité scientifique. Blanquer poursuit en présentant la physique quantique comme l'illustration du «basculement de la vérité dans la discipline tenue pour la plus sûre». En effet, certains phénomènes, même non humains, obéiraient à des lois de probabilité plutôt qu'à des déterminismes univoques.

Secundo, les trois «blessures narcissiques minent progressivement l'image que l'homme se forme de lui-même». La science promettait à l'homme la liberté de pensée face aux mythes et à la nature, grâce à l'outil de la Raison. Or, après quelques siècles d'évolution, note Blanquer, on se retrouve avec un homme «périphérique», à cause du darwinisme. Un homme qui n'est plus au centre de tout. Un homme «contingent», puisqu'il continue peut-être à évoluer, dans sa nature même, par l'entremise des changements culturels. (Dans cette perspective historiciste, Platon et nous, contemporains, n'aurions donc plus cette nature humaine en commun). Un homme enfin, «aliéné», présenté par la psychanalyse (et les «sciences humaines») comme un être programmé, asservi par son inconscient (ou quelque autre déterminisme). Exit la liberté promise par les Lumières!

La quatrième blessure

Après Copernic, Darwin et Freud, McLuhan infligea-t-il une quatrième blessure à notre orgueil? Blanquer ne le dit pas explicitement, mais son argumentation indique clairement cette direction. Il faut «reconnaître que la forme, écrit Blanquer, dans une certaine mesure qu'il faut déterminer, conditionne le fond».

Contrairement aux deux premières, cette quatrième blessure est exclusivement culturelle, ou artificielle: «l'homme prend conscience des servitudes et des humiliations que lui impose un milieu créé par lui-même». Nous devenons l'esclave de nos esclaves.

Conscients de nos limites, devenus plus modestes, nous pensâmes que les moyens, en soi, pouvaient devenir un projet. Mais le remède, explique Blanquer, fut peut-être pire que le mal: l'utopie technologique, actuellement à son apogée, comporte des périls: «l'homme devient le combustible de la société de communication».

Blanquer s'inquiète de voir que les nouvelles technologies de l'information nous font «regarder la planète comme une sorte d'immense cerveau dont chaque habitant serait un neurone interconnecté aux autres». Dans ce «village global» en forme de méta-intelligence, «chaque neurone est négligeable et contingent». Il est donc question ici d'une entité, produite par les interconnexions des cerveaux artificiels et humains, qui marginalisent la liberté humaine.

Une certaine écologie est ici particulièrement visée. Celle de nombre de philosophes et de scientifiques (pensons à Michel Serres) qui, en contrepied à une science moderne réductrice, célèbrent l'appel holistique; et exigent qu'on voit «la terre comme un tout», en présentant les hommes comme «un des membres d'un écosystème».

Or, dans un tel «cerveau global», l'idéal de l'homme est réellement mort. Finis l'humanisme, l'individualisme, ces idées qui ont apporté des progrès indéniables. «La fusion avec notre terre nourricière a un prix», écrit Blanquer: l'exécution définitive et l'entêtement de l'humanisme classique qui ne se définissait pas autrement que par la centralité de l'homme.

Comment en sortir? C'est là où le petit livre *Changer d'ère* déçoit. L'auteur, qui dit refuser le catastrophisme, ne propose rien de très clair. Ses invités non plus. Moi j'ai tiré ma conclusion: après les rudes leçons de l'héliocentrisme, de l'évolutionnisme, du «psychoentrisme» et du «technocentrisme», il serait peut-être bon de retourner aux sources de la modernité et de réhabiliter un sain anthropocentrisme.

Pour ce faire, il faut délaissier un tant soit peu les «comment?» et intégrer quelques «pourquoi?» à nos vies. Voici des exemples plus ou moins triviaux de pourquoi, en ce début d'année: pourquoi gaspiller nos minces vacances en consommation éfrénée? Pourquoi cette préoccupation obsédante pour la production, les quantités, le nombre qui justifie tout? Pourquoi avoir comme uniques projets de société de rétablir la confiance des consommateurs et de devenir des cracks d'Internet?

On pose rarement ces questions parce que la technique nous domine. Qu'elle marginalise l'humain. Le primat de l'économie en découle naturellement. Oui, il faut changer d'ère.

HISTOIRE



André Malraux lors d'un passage au Québec. En arrière-plan, Georges-Émile Lapalme, alors ministre des Affaires culturelles.

Les pionniers mal aimés

André Malraux et Georges-Émile Lapalme ont jeté les bases de la coopération franco-québécoise

SYLVAIN GUILMAIN

À début des années 60, André Malraux joue un rôle important dans la mise en place des relations franco-québécoises. Celui qui concrétise ce rapprochement avec la France et qui établit des liens avec André Malraux est Georges-Émile Lapalme, l'ex-chef du Parti libéral du Québec (1950-1958), qui voue une admiration certaine à cet homme qui a su combiner ses qualités d'homme de lettres et d'homme d'action. En 1959, Malraux devient ministre d'État français chargé des Affaires culturelles et il est également chargé du dossier québécois par le général de Gaulle. En ces premières années de Révolution tranquille, l'influence de Malraux peut être observée dans les actions politiques de Lapalme.

Si Georges-Émile Lapalme peut être considéré comme le père de la Révolution tranquille, c'est surtout grâce à son essai *Pour une politique*, qui constitue l'aboutissement d'une décennie de débats et de réflexions personnelles. Dans ce document, qui est à l'origine du programme électoral de 1960 du Parti libéral, on souhaite la mise sur pied d'un ministère des Affaires culturelles semblable à celui nouvellement créé en France.

Une même mission

Lapalme se donne la même mission que le gouvernement français donne au ministère de Malraux, à savoir «rendre accessible au plus grand nombre possible de Français les œuvres capitales de l'humanité, assurer la plus vaste audience au patrimoine culturel français, favoriser la création des œuvres de l'art et de l'esprit [...] promouvoir une action culturelle ou artistique française». Ce ministère aurait entre autres dans son champ de compétence le département du Canada français d'outre-frontières. Dans le programme politique du Parti libéral du Québec de 1960, il est dit que «c'est par notre culture plus que par le nombre que nous nous imposerons. Conscients de nos responsabilités envers la langue française, nous lui donnerons un organisme qui soit à la fois protec-

teur et créateur». L'établissement de liens culturels avec la France est une priorité pour Lapalme qui aura l'occasion de mettre ses idées en pratique après l'élection du gouvernement libéral en juin 1960. Dès mars 1961, le nouveau ministère est créé.

Trois mois après l'arrivée au pouvoir des libéraux de Jean Lesage, Lapalme, nommé procureur général et vice-premier ministre, part pour l'Europe en compagnie de son ami, l'avocat Maurice Riel. Il souhaite rencontrer Malraux pour l'entretenir de son projet d'une Maison du Québec à Paris, rencontre qu'il obtient sans avoir à passer par l'ambassade canadienne. Le moment était opportun car la veille du rendez-vous, de Gaulle avait sommé Malraux de «occuper le Québec». À la surprise de Lapalme, la réponse du ministre français des Affaires culturelles ne se fait pas attendre. Il dit: «Messieurs, vous avez bien raison de vouloir ce rapprochement avec la France et vous avez raison de faire les premiers pas, car si la France allait d'abord vers vous, vous pourriez penser, après 200 ans au cours desquels la France vous a ignorés, que nous le faisons par intérêt politique [...] M. le ministre, allez de l'avant avec votre projet, ouvrez cette Maison du Québec dont vous parlez, établissez-vous à Paris et nous irons à votre rencontre.»

À peine un an plus tard, soit le 5 octobre 1961, la Maison du Québec à Paris est inaugurée. Selon l'idée de Malraux, cette Maison du Québec doit servir des intérêts culturels à l'image des Maisons de Wallonie et de Flandres. Elle sera cependant utilisée à des fins plus politiques que culturelles et permettra le développement des relations diplomatiques du Québec avec l'étranger, et de la francophonie au cours des années suivantes. En 1963, c'est au tour de Malraux de visiter le Québec.

Le grand départ

L'écrivain français n'en est pas à sa première visite au Québec. En 1937, il vient parler en faveur de la République espagnole, mais l'accueil est plutôt froid. Certains lui attribuent les épithètes de communiste, de non-

conformiste fanatique et d'anarchiste. D'autres auraient préféré la visite de l'écrivain plutôt que de l'homme politique ou militaire. En 1963, c'est en tant que ministre d'État chargé des Affaires culturelles qu'il se présente au Québec, dans le but d'inaugurer une grande exposition industrielle et commerciale française. Son hôte et guide est son homologue Georges-Émile Lapalme qui le présente comme le «dernier maître à penser de la littérature française».

Ses discours portent essentiellement sur la place du Québec dans le monde francophone. Il dit «que la civilisation de demain, nous la ferons ensemble [...] La France ne vous demande pas de la suivre: elle veut accomplir avec vous une grande œuvre, elle a pour cela besoin de vous». Et il ajoute: «Nous ne voulons plus être à vos yeux le champagne et que vous soyez aux nôtres, les berceaux.» C'est le début de ce que l'on commençait déjà à appeler la francophonie.

Comme l'affirme André Patry dans *Regards d'André Malraux*, Malraux et Lapalme s'entendent fort bien. En 1965, Malraux refuse de signer un accord culturel avec le successeur de Lapalme, Pierre Laporte. Dans *Le Québec dans le monde*, Patry avance l'hypothèse selon laquelle «André Malraux aurait vu dans la démission de [Lapalme] le résultat d'une machination dont son successeur serait devenu le principal bénéficiaire».

Dans ses mémoires *Le Paradis du pouvoir*, Georges-Émile Lapalme tient à préciser qu'il est l'initiateur du rapprochement entre la France et le Québec, affirmant même ceci: «Les relations France-Québec, c'est moi! Personne d'autre! Je ne fais plus jouer la modestie qui se tait ni le sourire en coin de celui qui s'est fait escamoter ou voler le peu qu'il a pu accomplir! Et en parlant ainsi, je n'entends pas non plus offrir les choses au rabais, c'est-à-dire les partager.» Mais Lapalme ne diminue pas l'influence et l'apport d'André Malraux: «Lorsque André Malraux vint rencontrer le Québec, nous en étions encore à l'ère des pionniers dans le domaine des relations franco-québécoises [...] Avec lui, ce fut le grand départ.»

Anthologie féline

LE CHAT

Une anthologie des plus beaux textes littéraires
Présentée par Irène Frain
Textes réunis par Hélène Seyrès
L'Archipel, 1996, 263 pages

LOUISE LEDUC
LE DEVOIR

Le monde est divisé en quatre: les pro-chats, les pro-chiens, les allergiques et les anti-tout. Léonard Fini et Jean Cocteau étaient assurément du premier clan, à en croire leur vision du félin. «Le chat est à nos côtés le souverain chaud, poilu, moustachu et ronronnant d'un paradis perdu», écrivait le premier. «L'homme est civil dans sa mesure à comprendre le chat», renchérait l'autre.

Le descendant du tigre n'a pas inspiré qu'eux seuls, à en croire ce livre entier qui leur est consacré. *Le Chat - Une anthologie des plus beaux textes littéraires*. Et encore là, il y aurait de la

place pour deux ou trois suites, ne serait-ce que pour reproduire le plus beau texte de tous sur le sujet, *Le Chat noir*, d'Edgar Allan Poe. Mais il faut croire que cette anthologie a voulu montrer le chat sous son meilleur jour plutôt que d'alimenter davantage les superstitions.

Le chat nourrit son écrivain

Ce n'est pas d'hier que le chat nourrit son écrivain: déjà, au XV^e siècle, Guillaume Tardif signait un texte intitulé *D'une chatte et de Venus*. Ainsi parlait-il à sa compagne à quatre pattes: «Je voudrais que j'eusse une aussi belle femme que tu es belle chatte.»

Guillaume Tardif n'est pas le seul à avoir fait le rapprochement entre la femme et le félin domestiqué. Beaudelaire en faisait tout autant, disant, en caressant son chat, voir sa femme en esprit (tant que ce n'est pas l'inverse)...

Quelques points communs de tous ces chats célébrés par la littérature?

Leur indépendance, leur capacité à domestiquer leur maître, leur habileté à profiter des petits plaisirs de la vie, comme ces Françoise et Catherine, d'Émile Zola, qui passaient «toutes deux leurs journées sur le sable jaune du jardin».

Pour la définition la plus vraie de ce qu'incarner le chat, il faut se reporter à Diderot. «Cet animal était un dieu très révérent des Égyptiens. Telle était la superstition de ces peuples, qu'il est à presumer qu'un chat en danger eût été mieux secouru qu'un père ou qu'un ami, et que le regret de sa perte n'eût été ni moins réel ni moins grand.»

Ainsi va cette anthologie, petit voyage à travers la littérature sous l'angle du chat, figure éternelle d'adoration et d'anecdotes infinies.

Le chat est-il supérieur au chien? L'histoire ne le dit pas, mais Jean Cocteau, encore lui, clôt l'éternel débat d'intéressante façon. «La supériorité du chat sur le chien, c'est qu'il n'y a pas de chat policier.»



Marshall McLuhan

ARCHIVES LE DEVOIR

BEST-SELLERS

CETTE SEMAINE CHEZ

GF LIBRAIRIE GÉNÉRALE FRANÇAISE

ROMANS QUÉBÉCOIS

1. INSTRUMENTS DES TÉNÉBREUX, N. Houston — éd. Leméac
2. LE TROISIÈME ORCHESTRE, S. Lelièvre — éd. Québec-Amérique
3. LA SAGA DES BÉOTHUKS, B. Assiniwi — éd. Leméac/Actes Sud
4. ANNABELLE, M. Laberge — éd. Boréal

ESSAIS QUÉBÉCOIS

1. UNE FOI PARTAGÉE, F. Dumont — éd. Bellarmin
2. JE SERAI L'AMOUR, F. Ouellette — éd. Fides
3. LES HURONS DE LORETTE, P. Vaugeois — éd. Septentrion

ROMANS ÉTRANGERS

1. BEACH MUSIC, P. Conroy — éd. Albin Michel
2. TRUISME, M. Darrieussecq — éd. P.O.L.
3. JOYEUX NOËL, MERRY CHRISTMAS, M. Higgins Clark — éd. Albin Michel
4. ORLANDA, J. Harpman — éd. Grasset

ESSAIS ÉTRANGERS

1. L'HORREUR ÉCONOMIQUE, V. Forrester — éd. Fayard
2. LA FIN DU TRAVAIL, J. Rifkin — éd. Boréal
3. NICOLAS 2, H. Carrère d'Encausse — éd. Fayard

LIVRE JEUNESSE

1. MOULER DÉMOULER, C. Brétecher — éd. Brétecher

LIVRES PRATIQUES

1. VILLAGES PITTORESQUES DU QUÉBEC, Y. Laframboise — éd. de l'Homme
2. LIVRE GUINNESS DES RECORDS — Guinness média

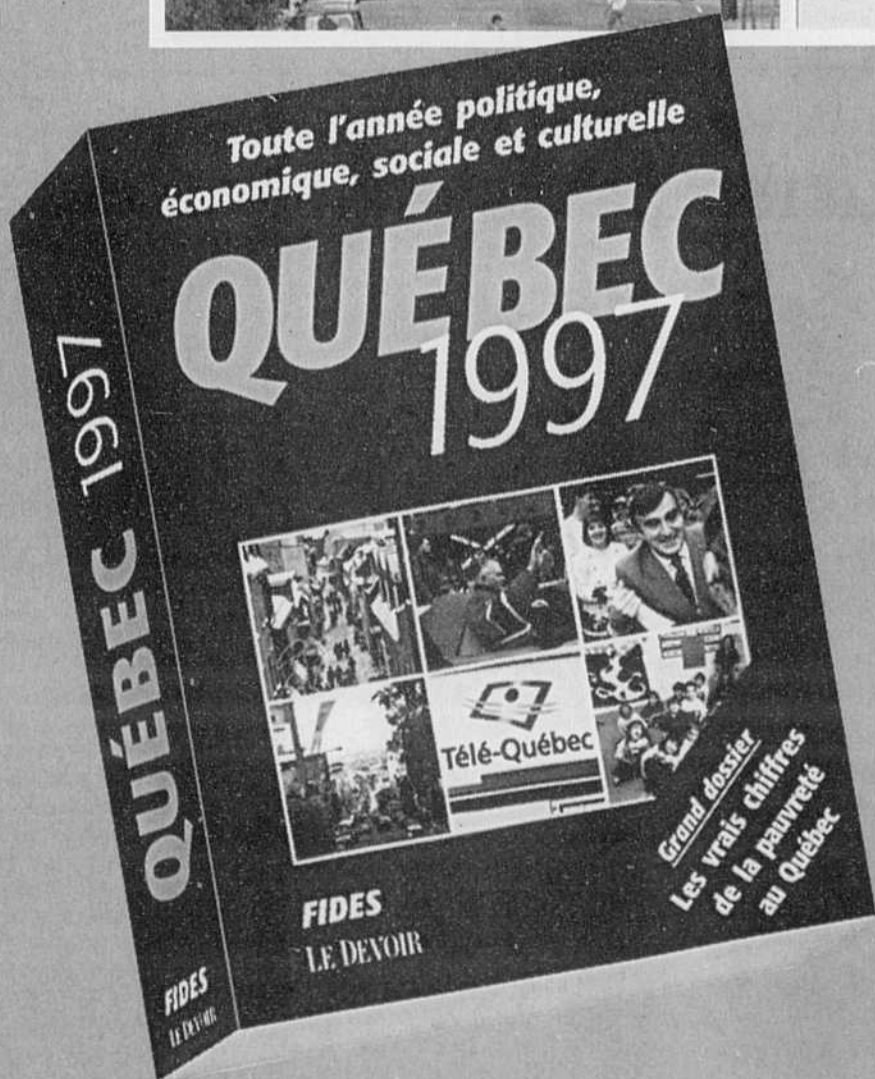
LE COUP DE COEUR

1. ENCORE UN PEU DE NEIGE, J. Roudaut — éd. Mercure de France
- 10, rue de la Fabrique, Québec (418) 692-2442

Le livre de l'année

QUÉBEC

1997



- La vie québécoise sous toutes ses facettes, observée par plus de trente spécialistes.
- Un panorama complet, raconté, illustré et chiffré.
- Une rétrospective des événements politiques et une analyse des grandes tendances sociales, démographiques et économiques.
- Un guide indispensable pour comprendre le Québec d'aujourd'hui.

466 pages
19,95\$

FIDES

LE DEVOIR

L I V R E S

MUSIQUE

Le gros bout de la baguette

MAESTRO

Mythes et réalités
des grands chefs d'orchestre
Norman Lebrecht
J. C. Lattès, 1996

DANIEL POULIN

«Aujourd'hui parvenu au zénith de son pouvoir, le chef d'orchestre a lui-même pavé le chemin qui conduit à sa disparition.»

Telle est la conclusion que tire Norman Lebrecht à la fin de cet ouvrage colossal auquel il a consacré une bonne dizaine d'années de travail. Affirmation qui peut paraître excessive de prime abord, mais qui n'est pas dénuée de sens, surtout quand on s'y arrête de plus près. Au moment même où la quantité d'orchestres symphoniques et philharmoniques dépasse toute logique (on n'en compte pas moins de 950 aux États-Unis), la qualité, elle, en prend pour son rhume. D'où, forcément, la piètre compétence d'un nombre incalculable de chefs qui sont loin d'être à la hauteur des attentes à la fois du public et des musiciens qu'ils dirigent, tant bien que mal, à travers les chefs-d'œuvre du répertoire, de plus en plus galvaudés d'une performance à l'autre.

Lebrecht ne donne ni plus ni moins qu'un cours d'histoire de la direction d'orchestre, remontant jusqu'à un Beethoven dépassé par la complexité de ses propres œuvres. Il faut savoir qu'à l'époque, seuls les compositeurs présidaient aux répétitions d'orchestre, jusqu'à ce qu'émerge le véritable chef tel qu'on le connaît de nos jours. Ce fut Hans von Bülow, le premier chef de profession, qui ouvrit la marche. Souffrant d'un énorme complexe d'infériorité, von Bülow mit son talent au service de grands hommes qui l'ont successivement humilié et exploité, tout aussi bien Wagner que Strauss et Mahler.

«Tour à tour servile et dominateur, humble et hautain, sentimental et sadique, il incarne les dilemmes et les fureurs des chefs d'orchestre à venir» (page 34).

Lebrecht n'y va pas de main morte. Toute la vérité sur ces grands de la musique que l'on a si longtemps véné-

rés et mis sur un piédestal est étalée au grand jour. Les forces et les faiblesses d'un Gustav Mahler, les vertus et les vices d'un Herbert von Karajan, les manies et lubies d'un Arturo Toscanini, tout y est, et plus encore. Toutes les facettes de la vie des grands chefs du XX^e siècle, Lebrecht les scrute à la loupe: artistique, sociale, psychologique, politique, économique, religieuse, morale.

Un empire

Révélation étonnante, troublante même, sur un Herbert von Karajan mégalomane, antisémite, despote, tyrannique. Karajan, qui s'est toujours assuré d'avoir le contrôle non seulement sur son orchestre, mais aussi sur les autres partout en Europe. Karajan dont l'héritage aura plus de 10 ans à être déchiffré (plus d'un demi-milliard) grâce surtout à un catalogue de plus de 900 disques. Sa fortune étonnante, même les plus avides des observateurs, admirateurs comme détracteurs. Et l'on sait maintenant comment il l'a accumulée. De 1922 à 1956, Arthur Judson — un agent américain — a graduellement pris le contrôle de toute la vie artistique en Amérique. Le monopole qu'il a ainsi créé en compagnie de son protégé, Ronald Andrew Wilford, jeune homme ambitieux et arriviste, a donné naissance à la fameuse CAMI (Columbia Artists Management Inc.), mégacompagnie dont les tentacules s'étendent à travers le monde.

Karajan, un ami intime de Wilford, était le chef de file des membres de CAMI. Ensemble, Karajan et Wilford ont établi les bases de ce que devait être la structure économique du monde musical. Les cachets exorbitants qu'ils ont réussi à obtenir des grands orchestres pour les poulaillers de leur écurie (Lorin Maazel reçoit 80 000 \$ par soir à Tokyo; Charles Dutoit 220 000 francs pour chaque concert avec l'Orchestre national de France) ont contribué à l'éventuelle faillite financière de plusieurs ensembles.

La lumière que jette Lebrecht sur le monde musical devient aveuglante à mesure que l'on découvre les dessous de cet univers vicié à l'extrême. Presque tous les grands chefs sont à la

tête de deux, voire trois orchestres à la fois, en plus d'agir comme chef invité à droite et à gauche. Sans compter les enregistrements sur disques ou pour la télé et le cinéma. Ces multimillionnaires de la musique ont depuis longtemps perdu toute notion de l'art pour l'art.

Et à la question «Est-ce que le public en a pour son argent?», Lebrecht y va d'un non catégorique. Le travail de ces chefs en constante tribulation laisse beaucoup à désirer parce que bâclé à toute vitesse. Et les plus occupés de ces maîtres tombent vite dans une paresse intellectuelle évidente, se contentant d'un répertoire limité, ignorant toute musique contemporaine.

Le traitement réservé aux Noirs, aux femmes et aux homosexuels — «les laissés-pour-compte» — n'est rien pour rehausser l'image de cet univers particulier.

«En des temps où il n'est question que d'émancipation raciale, d'égalité des sexes et de libre choix, aucun Noir, aucune femme, ne se trouve à la tête d'un orchestre de haut niveau, et les homosexuels doivent, impérativement, tenir dans l'ombre leur style de vie.» (page 299)

Lebrecht ne laisse aucune place à la naïveté ou à la candeur du mélomane qui dort en chacun de nous. Le mérite de son ouvrage repose davantage sur le fait qu'il nous amène, en ouvrant nos yeux sur un monde insoupçonné d'intrigues et de vaines rivalités, à ouvrir du même coup nos oreilles sur des performances que l'on a longtemps tenues pour géniales alors qu'en réalité, elles décollaient fort souvent d'un machiavélisme inavoué. Heureusement qu'il jette une lueur d'espoir sur l'avenir, avec l'arrivée progressive de jeunes chefs d'une autre facture et qui croient encore en l'idéal accessible d'une musique authentique, fidèle à l'esprit de ceux qui l'avaient d'abord conçue.

«Le concert est mort», déclarait Glenn Gould il y a 30 ans. Avec le recul du temps, on constate que ce visionnaire avait vu juste. Les salles se vident, alors que de plus en plus de mélomanes créent leur propre concert dans l'intimité de leur foyer, grâce surtout à une technologie extrêmement sophistiquée. Lebrecht, visionnaire à sa façon, a peut-être raison quand il affirme que le chef d'orchestre tel qu'on le connaît s'en va «allegro molto» vers sa propre mort.

LE FEUILLETON

À la manière d'un film...

LE BOUQUET EMBRASÉ

William Kennedy
Traduit de l'américain
par Marie-Claire Pasquier
éditions Actes Sud, 1996, 297 pages

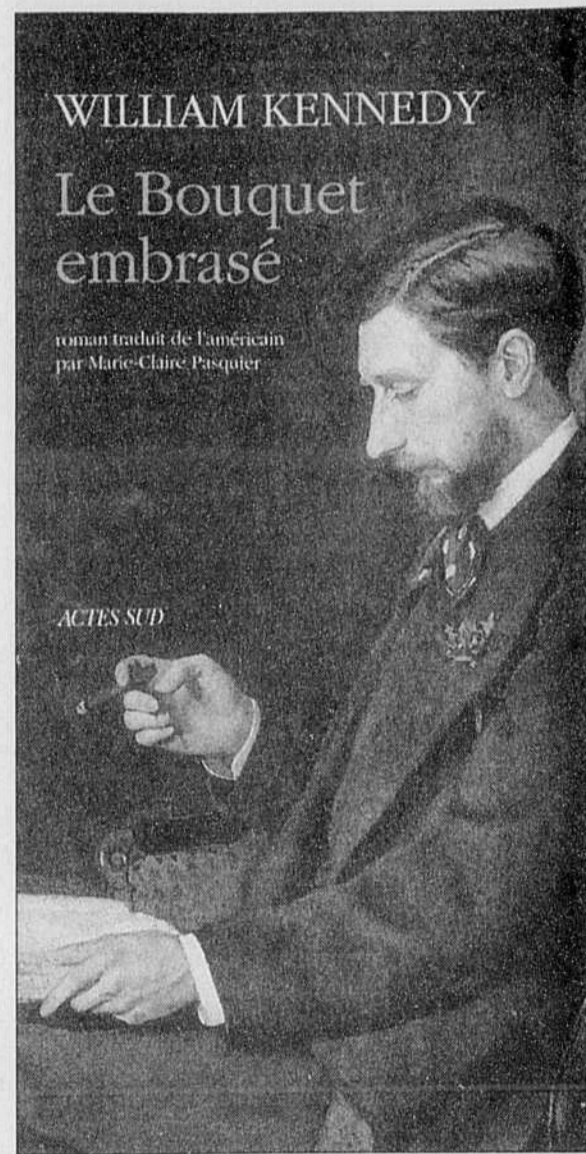
Le 17 octobre 1908, un mini-scandale ébranle la communauté de la petite ville d'Albany, capitale de l'État de New York: un homme entre à l'improviste dans la suite d'un hôtel, y trouve sa femme accompagnée d'une autre femme et d'un homme, la tue, blesse l'homme et s'ôte la vie. Cet événement (Pierre de touche du récit), le lecteur prendra longtemps avant d'en comprendre le sens et les ramifications. C'est que Kennedy adore les histoires complexes et, comme Faulkner, les chronologies saute-mouton. Ne soyez donc pas surpris de vous retrouver deux pages plus loin treize ans auparavant, l'année de la grande foire de l'État de New York qui se tient à Albany...

Ce récit, conduit à la manière d'un film (rappelons que Kennedy a notamment coécrit avec Francis Ford Coppola le scénario de *Cotton Club*), mais tout de même écrit comme un roman, nous raconte la vie d'une famille illustre de la fin du XIX^e-début XX^e siècle à un moment charnière de son histoire. Au faite de son apogée, un mariage non souhaité, qui brise les attentes de la famille, va précipiter une série d'événements qui vont conduire à sa destruction. Tout commence par un service rendu par Emmett Daugherty, nouvellement émigré de son Irlande natale, à Lyman Fitzgibbon, un homme riche et puissant d'Albany (instruit aussi: il a traduit le *Germania* de Tacite en anglais, a été ambassadeur britannique et est par ailleurs inventeur de machines métallurgiques). Ce dernier se jure alors qu'Emmett ne sera jamais plus dans le besoin et que ses enfants feront les meilleures études possibles. C'est là qu'intervient Edward, fils d'Emmett. Après de brillantes études au Columbia College, il revient à Albany et tombe amoureux de la petite fille de Lyman, Katrina, avec qui il avait partagé une partie des jeux de son enfance. D'abord hésitante (elle en tombe même malade: elle craint de perdre son «patrimoine»), Katrina va finalement céder aux avances d'Edward, contre l'avis de ses parents. Il faut dire aussi que le propre père d'Edward ne veut pas de ce mariage. Il n'a jamais pardonné à Jacob Taylor (le père de Katrina) d'avoir commandé à ses hommes de battre sauvagement son frère, Davy, au moment où celui-ci tentait de syndiquer les employés de la scierie... Le conflit, cependant, n'oppose pas que la riche classe bourgeoise d'Albany et les travailleurs, il a de plus lointaines racines, religieuses et raciales.

C'est aussi le conflit qui oppose depuis toujours les Irlandais aux Hollandais et surtout aux Anglais qui sont devenus les maîtres dans l'État de New York. Edward, qui est dramaturge, va longtemps tenter de redonner une histoire à ces Irlandais dont les livres ne parlent que pour en dire du mal. «Les Irlandais sont des gens abominables, faux, sournois, perfides... La pire façon de les gouverner serait de leur céder en quoi que ce soit. Ils croient toute concession dictée par la crainte, et ils n'ont pour ceux qui les craignent que honte et mépris. La coercition a plus de chance de réussir... ils respectent la main du maître, même si elle se montre dure et cruelle...», lit-on dans un livre de la bibliothèque de Lyman qu'Edward a jadis consulté. Un autre rappelle que la guerre qui opposa Irlandais et Anglais entre 1641 et 1652 fit passer la population irlandaise d'un million quatre cent soixante-six mille à six cent seize mille âmes, ne leur laissant que des terres incultes qui les condamnaient à vivre dans des cabanes qui n'avaient ni cheminées ni portes ni fenêtres. On comprend mieux alors ce qu'on appelle aujourd'hui la guerre de «religion» en Irlande. Mais ceci est une autre histoire...

Nul n'est prophète...

Ce roman, qui s'attache à mettre en relief cette opposition qui teinte toute chose, en tire aussi les motivations profondes de ses personnages, notamment en ce qui concerne Thomas Maginn, journaliste à l'*Argus* (journal local), ami d'Edward, et qui se révélera aussi son pire ennemi. Fils d'un Irlandais qui récupéra la peau et les os des chevaux morts afin de les vendre aux fermiers qui élèvent des cochons, Maginn, homme intelligent (mais amer) qui aurait pu connaître un destin meilleur, qui n'aura jamais de chance avec les femmes (il finira patron d'un bordel), va



WILLIAM KENNEDY

Le Bouquet embrasé

roman traduit de l'américain par Marie-Claire Pasquier

ACTES SUD

scénariser une sorte de petit complot pour se venger d'une farce que lui avait faite Edward. Avant-il prévu les conséquences de son geste, ses suites funestes? Il faudrait être Dieu pour avoir cette science de l'avenir... Il en est pourtant la source. Ni vraiment bon, ni vraiment mauvais... disait Aristote.

En fait, beaucoup d'autres événements vont concourir à l'échec de ce mariage et freiner l'ascension sociale d'Edward, ce qui se soit la mort de Jacob Taylor et d'une autre de ses filles lors de l'incendie du restaurant le Delavan, les pièces de théâtre de plus en plus personnelles qu'écrit Edward et qui sont de plus en plus mal reçues par la communauté, sa femme, Katrina, qui a toujours tenté de reproduire autour d'elle le luxe et la grandeur de sa famille... En somme, l'amour est-il possible entre personnes inégales? «Son but personnel (dans ses pièces), tel qu'il se le formulait, était de voir les Irlandais atteindre le niveau intellectuel des Américains de souche hostiles aux immigrants [...] de leur montrer la voie pour s'élever au-dessus de la condition paysanne dans laquelle ils étaient nés.» Même les Irlandais lui reprocheront le portrait qu'il trace d'eux-mêmes — comme quoi nul n'est prophète en son... ethnique.

Cette histoire, comme il y en a tant dans cette Amérique puritaine qui ne manque pourtant pas de passion (on en voit ici les dessous), Kennedy la poursuit depuis déjà un bon moment, en fait depuis qu'il a entrepris, en 1978, d'inaugurer la saga de la «tribu Phélan» — une saga où il a mis à profit les recherches qu'il a entreprises durant les années 60 sur les archives de la ville d'Albany, où il vit (*Billy Phélan*, 1978, *L'Herbe de fer*, 1983, *Le Livre de Quinn*, 1988, *Vieilles carcasses*, 1992). Maître dans l'art du suspense raffiné, mais crédible, expert du roman à facettes, aux péripéties multiples, Kennedy monte son récit comme l'ont fait avant lui des écrivains tels que Faulkner ou Henry James (l'auteur fait d'ailleurs raconter à ce dernier, lors d'une rencontre avec Edward, que son père lui disait toujours de ses contemporains qu'ils étaient «tous des hommes pleins d'avenir, d'un charme romantique [mais] qu'ils avaient tous fini [...] de manière déplorable, totalement déplorable»). Et il le fait bien, c'est-à-dire avec un art consommé de l'intrigue, qui ne manque par ailleurs pas de style. À ceux qui aiment les romans fortement charpentés, bien documentés sur le plan historique, *Le Bouquet embrasé* saura certainement plaire. Reste que cette œuvre n'a pas la grandeur et la démesure de celles de Faulkner. Il lui manque sans doute la chaleur du Sud et la vraie misère de ses gens.

ESSAIS

Le temps du changement

LA FAMILLE DÉINSTITUÉE

Introduction à la sociologie de la famille
Marie-Blanche Tahon, Les Presses de l'Université d'Ottawa, 1995
230 pages

MARCEL FOURNIER

Au cours des 25 dernières années, les pays occidentaux ont été, au plan démographique, marqués par d'importants changements: baisse de la nuptialité, hausse de l'union libre, hausse de la divorciabilité, baisse de la natalité, hausse de la monoparentalité. Que reste-t-il de la famille? Est-ce, comme certains l'annoncent, la mort de cette vieille institution? Un tel questionnement donne une importance au travail de Marie-Blanche Tahon, professeur de sociologie à l'Université d'Ottawa, qui, elle, se montre plus nuancée: il faut plutôt parler de la «famille désinstituée».

L'expression est ambiguë, mais, comme le note l'auteur, elle a l'avantage «d'attirer l'attention sur des questions fondamentales», dont évidemment celle de la place des femmes dans la société. Si famille désinstituée il y a, c'est que «l'alliance [symbolisée par le mariage dans nos sociétés] ne fonde plus la famille mais encore que le principe de filiation séculaire [la patrilinéarité] tend à être sapé».

Les rapports binaires

Il ne faut pas se fier au sous-titre qui présente l'ouvrage comme une introduction à la sociologie de la famille. Marie-Blanche Tahon ne cherche pas à présenter tous les tra-

vauts théoriques et empiriques consacrés à la famille: elle fait, ce qui est étonnant et regrettable, peu de cas de l'immense littérature américaine ou plus largement anglo-saxonne. L'objectif est plutôt de développer une perspective multidisciplinaire — au carrefour de l'anthropologie, de l'histoire et de la sociologie — en s'inspirant des réflexions et des recherches de sociologues féministes européens. En filigrane, et c'est là l'intérêt de son «introduction à la sociologie de la famille», Marie-Blanche Tahon poursuit une réflexion personnelle basée sur les distinctions «femme/mère» et «homme/père»: «femme» et «homme» renvoient à des rapports sociaux binaires, tandis que «père» et «mère» renvoient à des rapports sociaux ternaires (incluant l'enfant)...

L'ouvrage comprend deux grandes parties. Dans la première partie de l'ouvrage, Marie-Blanche Tahon propose une analyse des notions d'alliance, de filiation et de division sexuelle du travail, tout en présentant une «contextualisation historique et sociologique». Il est évidemment impossible de présenter en quelques pages toute l'histoire de la famille: l'auteur se limite à l'institution du mariage. Le rapide survol historique permet de mettre en lumière l'importance des transformations récentes. Une grande question est au cœur de l'analyse: «La famille est-elle compatible avec des droits individuels de liberté et d'égalité?» Une telle question peut apparaître saugrenue. «J'avance l'hypothèse», écrit Marie-Blanche Tahon, «que la reconnaissance du droit des femmes à contrôler leur fécondité constitue un

point d'aboutissement dans la reconnaissance des femmes comme des individus libres et égaux aux hommes... Cette reconnaissance récente s'inscrit dans «une longue histoire de l'indivision qui, ultimement, n'a pas épargné les femmes».

La nouvelle famille

La deuxième partie est consacrée spécifiquement à l'analyse «des effets paradoxaux de ce processus d'individuation sur les membres de la famille et sur la famille elle-même», dans un «décor» nouveau caractérisé par d'importantes transformations: allongement de l'espérance de vie, perte de l'influence de la religion, mise en place de l'État «assurantiel», salarisation massive des femmes. Une «révolution» s'est produite: les femmes ont acquis le droit de contrôler leur fécondité: les femmes mariées peuvent aujourd'hui transmettre un «nom de fille» à leur enfant.

Les thèmes qu'aborde Marie-Blanche Tahon, avec, à l'appui, de nombreuses données québécoises et canadiennes, sont les suivants: le sens de l'enfant, l'union libre, les familles gynéparentales (de *gyné*, femme; et parente-femme), les familles recomposées, le partage des tâches, et la place des pères. Qui a gagné? On peut regretter que le père soit aujourd'hui dépossédé, la mère, surchargée et l'enfant, tiraillé. La famille désinstituée n'est pas pour autant une famille malheureuse: «elle est une famille où les repères, qui ont longtemps présidé à son institution, deviennent flous quand ils ne sont pas en voie de disparition». Pour le meilleur et le pire. À l'image de notre époque.

Le journalisme t'intéresse?

Tu es inscrit à temps plein
dans un cégep ou un collège du Québec?

Alors le Grand concours de JOURNALISME LE DEVOIR est pour toi.

- Fais-nous parvenir un article critique (au moins 800 mots) sur une manifestation qui concerne la vie sociale et culturelle d'ici: par exemple un film, un livre, un événement culturel ou sportif.
- Parles-en à ton professeur de français car ce concours peut aussi être réalisé dans le cadre de tes cours.

La date limite des envois des textes au journal *Le Devoir* est le 21 mars 1997. La remise des prix aura lieu en mai 1997.

À gagner?

Plusieurs prix tels un ordinateur, des bourses d'études ou des dictionnaires, sans oublier la publication de ton article critique dans *Le Devoir*.

Pour en savoir plus au sujet des modalités de participation, informe-toi auprès de ton professeur de français.

LA FONDATION DU DEVOIR

AQPF
Association québécoise des professeurs et professeurs de français
1-800-267-0947

GUÉRIN

MUSÉE STEWART AU FORT DE LA SAINTE-BÉATRICE

loto-québec

Hydro Québec

Dictionnaires Le Robert

LES ARTS

ARTS VISUELS

Oeil pour oeil

LA COLLECTION ŒUVRES PHARES

Les Acquisitions récentes
en art actuel
Musée d'art contemporain
de Montréal
185, rue Sainte-Catherine Ouest
jusqu'au 6 avril

BERNARD LAMARCHE

Parce qu'elles sont souvent assombries par l'extravagance, le prestige ou l'effet de rareté qu'offrent les expositions particulières présentées par les musées, les collections permanentes de ces institutions sont souvent négligées par le public. L'occasion est belle d'aller y faire un tour, la plupart des galeries étant fermées pour encore un moment. Ce sont des lieux où les œuvres, soumises à l'impératif muséal de devoir «montrer» continuellement sa collection, sont perpétuellement «remises en œuvre», (re)présentées à nouveau et toujours en relation avec d'autres œuvres.

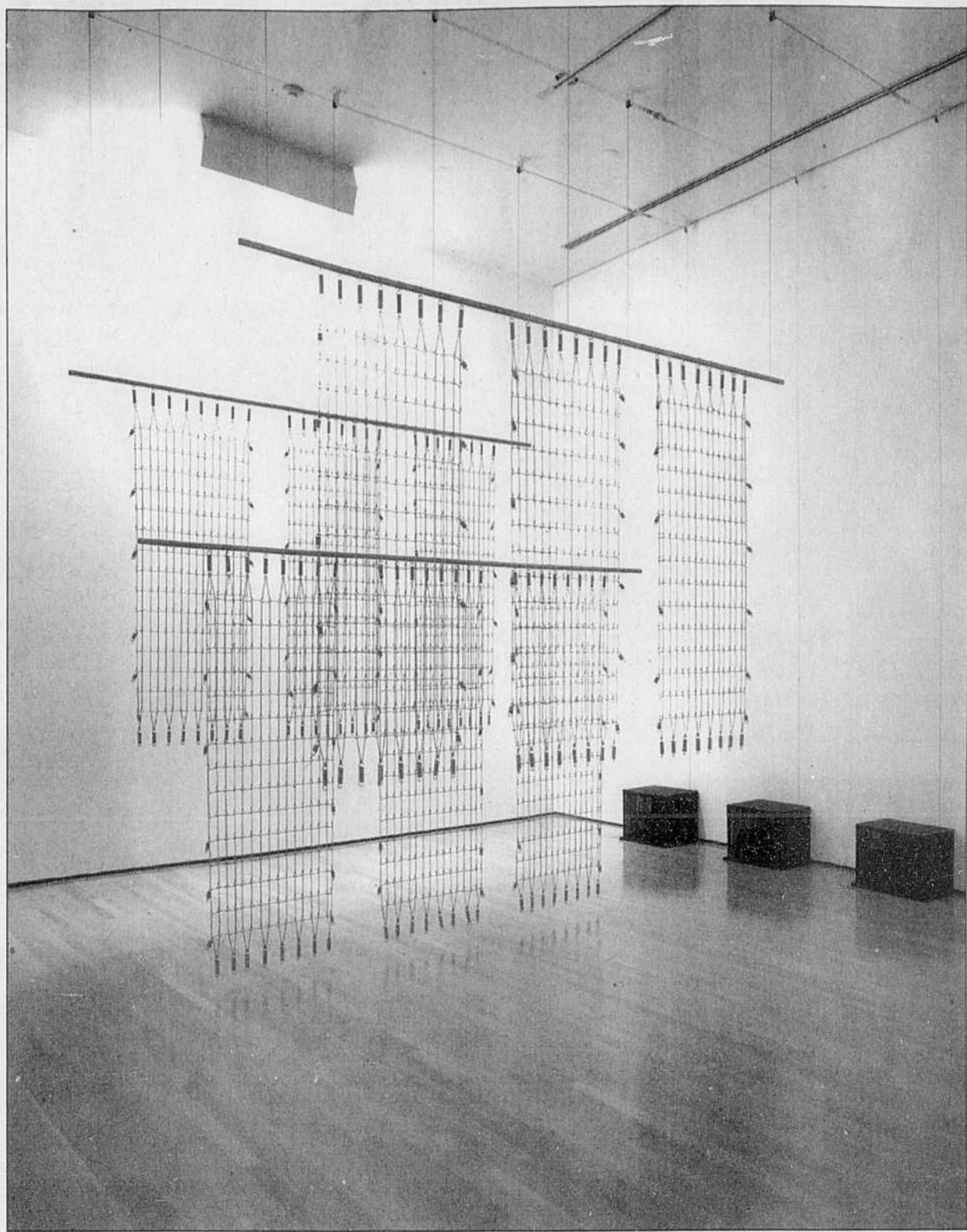
C'est également la manière pour un musée de proposer, à même ces regroupements, un discours, une approche, un type d'encadrement pédagogique ou didactique qui redouble le cadre immédiat ou physique des œuvres. La mise en exposition des œuvres, un mécanisme faussement invisible qu'on escamote lors des visites d'expositions, peut ainsi «accrocher» le spectateur. Parlons donc d'accrochage au Musée d'art contemporain de Montréal (MACM).

Deux collections

Avec l'exposition sur les collectionneurs, dont le principal intérêt pour le public était la remise en circulation d'œuvres inaccessibles autrement, le Musée provoquait une situation particulière. C'est qu'on retrouvait sur les murs deux ensembles d'œuvres — l'exposition permanente et celle des collectionneurs — dont le principal critère d'assemblage ne provenait pas d'un désir de mettre en relation des œuvres autour de thèmes forgés à partir d'elles. Le raisonnement à la base de ces événements demeure qu'au préalable les œuvres réunies appartiennent à une collection. Elles sont présentées au musée dans un contexte qui valorise moins leur qualité d'œuvre plus ou moins canonisée que cette appartenance à une collection. Nonobstant le mandat traditionnel des institutions muséales voulant qu'elles montent, en vertu d'une supposée objectivité, des collections «représentatives» des principales tendances en art contemporain, la même situation prévaut pour les salles de la collection.

La collection permanente

Pour *L'Œil du collectionneur*, les médias ont longuement épilogué sur l'incapacité des conservateurs à forger un discours inventif, déléguant aux collectionneurs le soin de rassembler des œuvres à leur place. Dans le cas de la collection permanente — ces dernières sont souvent organisées selon un parcours historique et chronologique —, on a cette fois cherché à se détourner de ce type d'alignement orthodoxe, pour proposer, dans les cinq salles qui l'accueillent, un accrochage relativement plus ouvert. Une très belle initiative, qui sans tout à fait sortir des classifications modernistes par média ou par style, s'extirpe d'une reconstitution historique et offre d'autres entrées pour la lecture des œuvres. Une initiative, on



Short Space, 1992, de Mona Hatoum

RICHARD-MAX TREMBLAY

espère, qui saura mener à d'autres essais de ce genre, peut-être encore plus audacieux (on est pas encore là) plutôt que de voir le musée se retrancher derrière des formules plus prudentes qui ne cherchent pas à faire dire à l'œuvre autre chose que sa place et son rang dans l'histoire.

La promotion de la collection permanente des musées semble trop souvent exemptée de l'obligation de chapeauter les œuvres selon telle ou telle configuration thématique. Par exemple, la collection du Museum of Modern Art, un des foyers du modernisme, exhibe encore un accrochage qui correspond aux chapitres de l'histoire de l'art du XX^e siècle. Sans que cela équivaille à tricher avec l'histoire, et malgré des œuvres moins prestigieuses que celles du MoMA, le MACM a privilégié, pour ce qui est de la mise en exposition des œuvres, quatre modes d'exposition différents, un par salle. D'abord une mise au point historique pour ce qui est d'œuvres abstraites, puis un autre, par média, problématisant une appropriation de l'espace et un troisième, thématique, qui rassemble des pièces d'horizons variés autour d'un thème

unique, traversées qu'elles sont par un frisson proche de la mort. Le quatrième volet concerne les acquisitions récentes.

Dans la première salle, on peut admirer diverses peintures abstraites produites au Québec et ailleurs, depuis les années 40 jusque dans les années 60: des abstractions lyriques (Gottlieb, Ernst, Borduas, Pellán), d'autres géométriques (Molinari, Gaucher, Tousignant, Leduc). Des sculptures de Vaillancourt et de Arp complètent cette salle.

Pour lier cette salle avec la seconde, on a admirablement disposé un Carl André, une procession de pièces de cèdre enchâssées, qui rend l'idée d'une transition en même temps qu'elle donne le sentiment très net de trancher l'espace pour obliger le spectateur à en prendre conscience, établissant ainsi le thème de la seconde salle. Ici, un des lits de Goulet, *Trophée*, de 1986, rencontre une œuvre de Keith Sonnier, *La Salle* (1980) qui utilise le mur de la même façon, en s'y appuyant. Des œuvres de Charles Daudelin, de Charles Gagnon, un Pierre Ayot (ses caisses d'oranges) et un Rabinowitch com-

plètent la salle, autour de références pop parfois, en relation avec l'art abstrait ailleurs, mais toujours en questionnant l'espace, ce que l'art moderniste de la salle précédente oblitère totalement.

La troisième salle, où on a disposé sculptures, peintures, et installation vidéo, malgré la symétrie dans l'accrochage qu'on ne peut s'empêcher de trouver suspecte, parvient à articuler avec assurance un thème, la mort, qui prend son importance dans certaines œuvres grâce à leur mise en relation avec d'autres. Jim Dine, Nam June Paik (une pièce en hommage à

John Cage), James Brown, en plus d'Irène Whittome (une acquisition récente), Roland Poulin, Gérard Garouste, se retrouvent dans la même salle en même temps qu'une spectaculaire ruine en plâtre du duo français Anne et Patrick Poirier, *Le Temple aux cent colonnes*, de 1980. C'est sans doute la salle la plus cohérente, si l'on considère qu'elle parvient à cerner un propos central, en dehors de considérations historiques.

Les acquisitions récentes

C'est ici que la conservatrice Josée Bélisle, responsable des collections permanentes du musée, a produit l'accrochage le plus éclectique et le plus risqué. Les œuvres y sont disséminées dans un vaste espace dégagé qui s'oppose au fourmillement d'œuvres auquel on est habitué. Cette économie particulière dans la présentation des œuvres laisse place à plus d'espace entre les œuvres permettant ainsi, pour quiconque s'y arrête un peu, de lire chacune des œuvres à la lumière de celles qui l'environnent.

En fait, cette salle place l'attention du spectateur sur le parcours entre les œuvres, en lui laissant un maximum d'espace. Le sens de cet accrochage semble volontairement vouloir nous échapper, car l'encadrement pédagogique est réduit à son minimum. On convient que la tâche du visiteur s'en retrouve compliquée quelque peu, mais on apprécie aussi une exposition qui questionne par les vides qu'elle laisse entre les œuvres. Il n'aurait en ce sens pas été vain d'indiquer au spectateur, à l'entrée de la salle, la manière par laquelle il allait être sollicité, pour lui rendre l'expérience encore plus tentante.

Le prétexte de cette exposition est légèrement pris en défaut. Rien ne semble destiner ces œuvres à occuper un même espace, sinon qu'elles ont été acquises dernièrement. Le

problème, c'est que le critère de sélection est extérieur aux œuvres. C'eût été mince, s'il ne s'était agi que de cela. Mais quand on s'arrête aux jeux de jarres de Marie A. Côté, aux métaphores de Martha Flemming et Lyné Lapointe, aux lents mouvements du Mona Hatoum, au *Capitaine House-Plan*, de Kuitca qui reprend, comme le Hatoum, le motif du lit, à l'éther des œuvres de Al McWilliams (*Veil*, 1991) et de celles, magnifiques, de Monique Mongeau, aux pantins animés par la vidéo, de Tony Oursler et au tronc d'arbre sur lequel navigue une petite fiole, de Laurie Walker (qu'on voit aussi dans *L'Œil...*), on comprend qu'il y a plus qu'une mise en spectacle de la collection du Musée dans ces salles. Les liens entre œuvres sont multiples, leurs significations sont sans cesse relancées par le contact des autres. C'est qu'après tout, il ne s'agit peut-être pas seulement d'une question d'Œil ni même de clin d'œil.



RICHARD-MAX TREMBLAY
I Can't Hear You (Autochthonous), 1995, de Tony Oursler.

L'histoire à l'œuvre

du 9 janvier au 16 février 1997

Sylvie Bouchard Joseph Branco Alain Laframboise

Sylvie Readman Danielle Sauvé Louise Viger

Commissaire invitée : Chantal Boulanger

Vernissage le jeudi 9 janvier de 18 h à 20 h
visite guidée gratuite le dimanche 19 janvier à 14 h

Galerie du Centre des arts Saidye Bronfman
5170 Côte-Ste-Catherine, Montréal H3W 1M7
Tel.: (514) 739-2301 Fax: (514) 739-9340



CCA

BEN NICHOLSON ET LA BIBLIOTHÈQUE LAURENTIENNE

DÉCOUVRIR LA GÉOMÉTRIE ENNENNENT

Ben Nicholson, Étude conceptuelle pour une maquette interactive de la bibliothèque Laurentienne de Florence, 1996. © Ben Nicholson 1996.

DU 11 DÉCEMBRE 1996 AU 9 MARS 1997

Des séances de jeux sont offertes pour les enfants de 3 à 12 ans accompagnés d'un adulte. Renseignements/inscriptions : 514 939.7026
Les séances de jeux bénéficient de l'appui du Conseil des Arts du Canada.

Centre Canadien d'Architecture/Canadian Centre for Architecture
1920, rue Baile, Montréal, Québec, Canada H3H 2S6

MIYAJIMA

Tatsuo

Jusqu'au 26 janvier 1997



Time Neo, 1996. Photo : © Guy L'Heureux.

Entrée libre grâce à noranda

DU MERCREDI AU DIMANCHE • DE MIDI À 19 H
CENTRE INTERNATIONAL D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL
314, RUE SHERBROOKE EST • RENSEIGNEMENTS : 288-0811

THORAMES

Un quartier chinois habité (enfin!)

CLAUDE COUILLARD
COLLABORATION SPÉCIALE

Les quartiers chinois au Québec, il faut bien le dire, ont connu de tristes sorts. Ainsi, la mémorable *Trilogie des Dragons* de Robert LePage nous rappelle qu'un *Chinatown* a jadis existé dans la capitale, au pied de la Côte d'Abraham. On dit que sa population a graduellement repris le chemin de Toronto, le phare des Sino-Canadiens de l'est du pays, avant la Deuxième Guerre mondiale. Les grandes démolitions des années 70 en ont effacé les dernières traces.

À Montréal, le quartier existe toujours — des excroissances ont d'ailleurs poussé dans l'ouest de la ville, sans oublier Brossard, sur la Rive-Sud —, mais force est de constater qu'il a été fortement gangrené et asphyxié par le généreux béton de la dynastie Drapeau (voir encadré). Quelque 10 ans plus tard, la Ville de Montréal fait son *mea-culpa* et rend public un projet ambitieux, contesté aussi, qui vise à revivifier ce périmètre plus que centenaire.

Le Plan de développement du quartier chinois mettra une décennie à se réaliser. Signe des temps, l'administration Bourque mise beaucoup sur l'apport du privé, de promoteurs commerciaux et résidentiels entre autres, pour le matérialiser. Cependant, question de créer des conditions propices à sa réalisation, la Ville s'engage à investir d'ici trois ans la somme de 2,7 millions, assortie des mesures suivantes:

- la ville double la superficie du quartier chinois en repoussant ses limites est (jusqu'à la rue Sainte-Elisabeth) et ouest (de Bleury);

- elle invite les commerçants du secteur — grands défenseurs du projet — à se regrouper. Ils se rendront ainsi admissibles à des subventions municipales leur permettant de rafistoler leurs bâtiments, d'améliorer la gestion des déchets et des espaces de stationnement...

- la zone fourmille de terrains vagues et d'édifices au taux d'occupation élevé. L'Hôtel de Ville envisage donc de se départir de certaines de ses propriétés et de consentir des aides dans l'espoir de ranimer la fonction résidentielle des franges est et ouest;

- le *Chinatown* compte déjà plusieurs églises, associations et même un centre d'accueil pour personnes âgées. Pour renforcer son statut de centre névralgique de la vie chinoise métropolitaine, deux projets majeurs sont prévus: l'implantation de l'hôpital chinois, un édifice de six étages et l'aménagement, aux frais de la communauté, d'un centre culturel, rue Clark, dans un édifice cédé par la Ville;

- enfin, on procédera à divers aménagements urbains: art public aux portes du quartier, installation du controversé lampadaire chinois dans l'ensemble du quadrilatère étendu, élargissement de trottoirs sur René-Lévesque, création de nouveaux parcs...

Les premiers coups de pelle se feront entendre dès le printemps.

Certains verront dans ce grand exercice un juste retour du balancier, la volonté de ressusciter un bout de tissu urbain, un baume appliqué sur quelques cicatrices du passé. Toutes ces visées, il est vrai, ont motivé le projet. Mais derrière tout cela se cache aussi l'ambition de faire du quartier un lieu générateur de sino-dollars. Ainsi, lors du dévoilement du plan de développement en août dernier, le maire Bourque répétait à qui voulait l'entendre que ce coup de plume visait à attirer à Montréal des investisseurs du Sud-Est asiatique, qui préfèrent souvent Toronto et Vancouver et qui, forts de leurs millions, se sont livrés ces dernières années là-bas à une véritable «hong-kongisation» des *Chinatowns*. Sans parler du potentiel touristique d'un bout de Chine rutilant à l'ombre du mont Royal... En revanche, au Service d'urbanisme de la Ville, on se défend bien de prêter au plan des intentions purement mercantiles.

L'architecte responsable du projet, François Gagné, souligne qu'«à Montréal, contrairement à d'autres villes, on a encore un centre-ville où les gens se sentent en sécurité. Et c'est en grande partie parce qu'il est encore habité. Et nous, on veut renforcer cet aspect-là du centre-ville et du quartier chinois». Son supérieur immédiat, Jin-Bak Pyun, ajoute que «la revitalisation du quartier chinois fait partie d'un ensemble de stratégies qui visent à repeupler le centre-ville», citant des projets périphériques comme le Faubourg Québec, le Faubourg Saint-Laurent et le Faubourg des Récollections.



UN DES DEUX PORTAILS DISGRACIEUX À L'ENTRÉE DU QUARTIER

«Un ghetto en gestation»

Elle préfère garder l'anonymat. Car cette propriétaire de longue date du quartier s'est déjà attiré les foudres de bien des leaders de la communauté chinoise en raison de sa croisade anti-expansion. Mais ses remontrances montrent bien que l'aménagement du territoire est affaire périlleuse et que, dans son cas, un pan important du voisinage a été mis devant le fait accompli, le 12 septembre dernier, lors de la première séance d'information sur le projet. Un document de la Ville indique bien que la «démarche de concertation s'est déroulée sur plusieurs mois avec la communauté chinoise du quartier». Mais, rétorque la protestataire, «on est 75 % de non-Chinois dans le quartier, dans ses limites élargies. La Ville ne nous a jamais consultés». À son avis, ce plan de revitalisation, avec l'ajout d'autres institutions propres aux Sino-Montréalais, favorisera leur ghettoïsation. «Pourquoi créer d'autres «boîtes à beurre?», comme elle les appelle, faisant référence notamment à l'hôpital chinois et au centre sportif que la Ville veut ériger. Elle estime que le secteur offre déjà tout ce qu'il faut (deux hôpitaux, un CLSC...) à l'ensemble de la population, toutes origines unies. «On veut que la cohabitation se poursuive.» Elle enjoint maintenant le maire «d'arrêter toute action, de n'autoriser aucun projet avant d'avoir pris des mesures exceptionnelles pour faire se rencontrer les gens».

La directrice générale des Services à la famille chinoise du Grand Montréal, Cynthia Lam, plus prudente sur le sujet, soulignerait que la Ville reporte le début du projet d'encore au moins six mois parce qu'au sein même de sa communauté, «il y a encore des divergences d'opinion» et que besoin est de «se concerter». Elle presse aussi les autorités municipales d'inviter les non-Chinois à siéger à la Table de concertation sur le développement du quartier chinois, mise sur pied par la Ville. Madame Lam craint en outre que le quartier ne devienne une vitrine touristique de pacotille, peu sensible aux besoins de sa communauté. La Ville précise qu'en reconnaissant la valeur symbolique du *Chinatown*, son intention n'est pas d'engendrer un ghetto, mais bien un quartier «habitable, ouvert à tous».

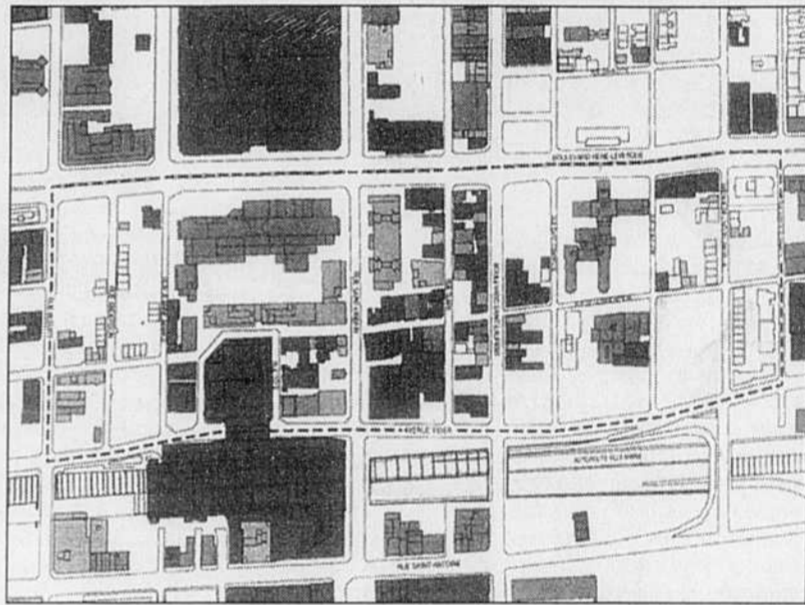


COMMERCE DE LA RUE CLARCK

Il était une fois dans l'Est

Les premiers Chinois débarquent à Montréal en 1887, à mesure que s'éteint la grande épopée ferroviaire et aurifère dans l'Ouest. Devenus pour la plupart buandiers, ils élisent domicile le long du boulevard Saint-Laurent, dans sa portion sud. Commerces et restaurants poussent dès le début du siècle rue de la Gauchetière, perpendiculaire. Le noyau commercial des immigrants cantonnais devient vite le foyer de leurs activités communautaires. Au cours des années 50, près de 2000 Sino-Montréalais habitent les parages; un record.

Mais le spectre des années noires plane déjà. En 1974, le gratin politique inaugure l'autoroute Ville-Marie, une voie rapide souterraine qui traverse le cœur de la métropole. Cette balafre grise et malodorante coupe à jamais le centre-ville du Vieux-Montréal. Un Palais des congrès de la même palette vient la coiffer un peu plus tard, délimitant du coup le sud du *Chinatown*. En 1983: le coup de grâce. Le complexe Guy-Favreau, une muraille brune habitée de centaines de fonctionnaires fédéraux, achève d'enclaver le secteur, au nord cette fois. Tous ces grands ménages successifs ont rayé de la carte «près de la moitié» du quartier chinois, estime François Gagné, urbaniste à la Ville de Montréal. Il y a bien eu, dans les années 80, quelques tentatives de sauvetage — construction de portails disgracieux aux entrées du quartier, aménagement du parc Sun-Yat-Sen, pavage de la rue de la Gauchetière, devenue piétonne... —, mais c'était trop peu, trop tard. Aujourd'hui, le quadrilatère regroupe à peine 3 % de la population chinoise de l'agglomération, soit moins de 700 personnes.



PLAN DU QUARTIER CHINOIS



LA COUPURE DE L'AUTOROUTE VILLE-MARIE AU PIED DU HOLIDAY INN CHINOIS

PHOTOS JACQUES NADEAU

IDM

L'Institut de Design Montréal: activités pour l'année 1997

Institut de Design Montréal

1037, rue Rachel
3^e étage
Montréal (Québec)
Canada H2J 2J5
Téléphone : (514) 596-2436
Télécopieur : (514) 596-0881

Tout en poursuivant ses objectifs initiaux, l'Institut de Design Montréal entame l'année 1997 avec de nouvelles orientations en recherche, en formation, ainsi qu'en promotion, et entend jouer un rôle significatif en restaurant des activités productrices de design.

Outre le concours des Prix de l'IDM et la gestion de ses principaux programmes, soit le programme pour stimuler la recherche appliquée en design (SRAD) et le programme de stages pour les finissant-es universitaires en design, l'IDM élargit son mandat de promotion du design avec de nouveaux projets.

Afin d'élargir sa clientèle et de s'ouvrir au grand public, l'IDM établira son siège social et sa nouvelle Galerie sous le toit du marché Bonsecours dans le Vieux-Montréal. Cette relocalisation accroîtra principalement la visibilité des talents et produits du Québec.

La Galerie de l'IDM, dont l'ouverture est prévue pour ce printemps, constituera une vitrine unique à Montréal, avec comme mission première de faire découvrir et connaître le design au grand public. Lieu de promotion et de vente, la Galerie offrira objets et produits design en plus d'un vaste choix de maga-

zines, livres, CD-Roms, ainsi que les actualités dans tous les domaines du design sur réseau Internet.

Par ailleurs, la nouvelle alliance de l'IDM avec Liaison Design favorisera à différents niveaux les maillages entre les entreprises et les designers, notamment en assurant des liens stratégiques et un soutien économique à leurs projets et réalisations. De plus, l'IDM entrevoit stimuler la réalisation d'importants projets et produits en partenariat avec le secteur privé.

Au niveau de la formation, outre le programme de stages en entreprises pour finissant-es en design, l'IDM instaurera des actions complémentaires qui permettront de renforcer l'expertise des designers et de soutenir la formation universitaire en design.

Comme toujours, nous continuerons d'informer les lecteurs de nos plus récents projets au cours de cette nouvelle année.